JEAN LENOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR M. AUVRAY,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 11 octobre 1843.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE DE BOISMÉNIL, Français émigré	MM. VOLNYS.
ARMAND COURVIL, jeune peintre	J. DESCHAMPS.
JACOBSON, commerçant anglais	KLEIN.
JEAN LENOIR, paysan municipal	TISSERANT.
ELOI, garçon de ferme	SYLVESTRE.
ALIX fille du comte	Mmes ROSE CHÉRI.
BRIGETT, gouvernante de Jacobson	WSANNAZ.
MADELEINE, femme de Jean Lenoir	NATHALIE.
PAYSANS.	

La scène se passe en 1791, à Guernesey au premier et troisième acte, en France au deuxième.

ACTE PREMIER.

Une salle modeste, chez Jacobson. Au fond, une autre pièce d'entrée. Dans cette pièce, une grande fenêtre laissant voir la mer. A droite, la porte de l'appartement du comte. A gauche une fenêtre; plus loin la porte du bureau et de l'appartement de Jacobson.

SCÈNE I.

BRIGETT, ARMAND.

(Au lever du rideau, Brigett regarde Armand qui peint au pastel.)

BRIGETT.

Oh! mais! oh! mais! que c'est donc ressemblant!... Comme c'est bien là, M. Jacobson, avec son air méfiant!... Ses petits yeux brillent, comme lorsqu'il est en train d'encaisser ses bank-notes...

ARMAND.

Ainsi vous êtes satisfaite, mistriss Brigett?

BRIGETT.

Je crois bien... je désirais tant avoir ce portrait... Mais ici... dans notre île de Guernesey, on ne rencontre guère d'artistes... Vous-même monsieur Armand, sans la révolution qui vous a fait quitter la France... quoiqu'on dise qu'elle n'en veut qu'aux grands seigneurs...

ARMAND.

Il est vrai... Mais des circonstances particulières...

BRIGETT.

Et puis, M. Jacobson a si peur de perdre quelques minutes... de se déranger de ses affaires, que je ne savais comment le décider à poser... et pourtant ça ne lui coûtait rien... puisque vous le faites pour m'obliger, d'amitié... Enfin, je l'ai tant prié, tant prié!...

ARMAND.

Vous lui êtes donc bien attachée?...

BRIGETT.

Ça vous étonne, n'est-ce pas?

76749

AIR de la Robe et des Bottes.

Pourtant l' service est assez rude
Avec un homm' si déplaisant...
Mais la force de l'habitude,
Je suis ici, comm' dans mon élément...
Je m'y plais mêm', ça vous semble incroyable,
Au point qu' maintenant, s'il me fallait servir
Un maître, bon, généreux, agréable,
Je crois vraiment que j' n'y pourrais pas t'nir...
Si je servais quelqu'un d' bon, d'agréable,
Je crois vraiment que j' n'y pourrais pas t'nir...

ARMAND.

C'est fort heureux pour M. Jacobson, et surtout pour ses deux locataires!...

BRIGETT.

Ah! oui... vos compatriotes .. ce vieux seigneur émigré et sa demoiselle!

ARMAND.

Vous ne l'avez pas encore vue ce matin?

BRIGETT.

Si fait! Elle est venue m'aider à préparer le déjeuner de son père... Je ne voulais pas... Car voir une jeune demoiselle si distinguée, si charmante...

ARMAND.

Oh! oui... n'est-ce pas?... Et elle ne vous a pas parlé du portrait de son père?...

BRIGETT.

Ah! si!... tiens, j'oubliais... Pourrez-vous donner séance tantôt... pendant que monsieur le comte fera sa sieste, comme tous les jours?...

ARMAND.

Sans doute!...

BRIGETT.

Mademoiselle Alix craint toujours que vous ne puissiez terminer... Et cependant vous y mettez une complaisance...

ARMAND.

N'est-ce pas bien naturel?... En me voyant faire le portrait de votre maître, mademoiselle de Boisménil témoignait le plus vif désir d'avoir celui de son père...

BRIGETT.

Mais elle n'osait pas lui proposer cette dépense-là!... parce que... en ce moment... le digne monsieur... et d'ailleurs, lui qui ne veut voir personne... qui reste presque toujours enfermé...

ARMAND.

Oui; quelle existence!...

BRIGETT.

Mais alors vous avez eu la bonne idée de le peindre sans qu'il s'en doutât; et Dieu sait la joie de mademoiselle Alix.

ARMAND, à part.

Et la mienne donc!...

BRIGETT.

Mais est-ce que ce sera encore long? Sans reproche, monsieur Armand, vous travailliez bien, mais vous y mettez le temps... Car depuis trois semaines... Aussi tenez, ça m'avait donné des idées...

ARMAND.

Des idées!

BRIGETT.

Dam! mademoiselle Alix est si jolie... si...

ARMAND.

Vous supposeriez?...

BRIGETT.

Eh bien! quand ça serait?... Il ne faut pas trembler pour ça... Tenez, vous aliez faire loucher M. Jacobson!... Après tout... quel mal y aurait-il?... une compatriote!

ARMAND.

N'importe! songez donc... quelle distance nous sépare... Mademoiselle Alix... la fille de M. le comte de Boisménil, un grand seigneur, qui a tant de droits d'être fier de son rang, de sa richesse...

BRIGETT.

Oh! sa richesse! Autrefois, en France! c'est possible!... Mais à présent... ici... moins riche que vous... Car avec vos crayons, votre pastel... vous pouvez vous suffire... tandis que lui... (Baissant la voix.) Tenez... je ne sais pas comment tout ça finira... mais quand il s'agit d'argent... mon maître ne plaisante pas... et monsieur le comte lui en doit déjà beaucoup!...

ARMAND.

Qu'importe! il sait bien que monsieur le comte lui remboursera ses avances tôt ou tard... sur cette somme laissée en France!...

BRIGETT.

Ah! oui... cet argent dont il parle toujours... et qu'il avait caché avant de partir!...

ARMAND.

Eh bien?

BRIGETT.

Eh bien! tout ça ne rassure pas M. Jacobson, et il se fâche...

ARMAND, se levant.

Ah! que ne puis-je leur épargner tant d'humiliations... Mais hélas! j'ai beau travailler...

BRIGETT.

Dam! Guernesey offre si peu de ressources pour un artiste... On y trouve plus de marchands, de pêcheurs ou de contrebandiers que de gentlemen... Ah! si vous étiez à Londres! avec votre talent... vous auriez bientôt fait fortune!

ARMAND.

Oui... on me le disait quelquefois en France! Oh! si j'en étais sûr... Pouvoir leur être utile... les arracher à cette position cruelle... Et cependant hier le commandant de ce port... un ami de lord Harington, m'a offert une lettre de recommandation pour sa seigneurie...

BRIGETT.

Quoi! vous n'avez pas accepté tout de suite?...

ARMAND.

Il faut pouvoir aller à Londres... y vivre quelque temps... et ensuite... comment me présenter ainsi... (Montrant son habit.) Chez ces grands seigneurs!

BRIGETT.

Et combien vous faudrait-il?..,

ARMAND.

Vingt-cinq ou trente guinées au moins!... Jugez...

BRIGETT.

C'est vrai!... Pourtant, manquer un sort, un bel avenir peut-être... faute d'une trentaine de livres... Quel dommage!

ARMAND, tristement.

Ah! ce n'est pas pour moi que je le regrette... Mais enfin... c'est impossible!... n'en parlons plus...

BRIGETT, avec résolution.

Si fait! parlons-en!

ARMAND.

Comment?

BRIGETT.

Il ne sera pas dit qu'un brave et habile jeune homme comme vous aura manqué sa fortune faute de trente guinées...quand je pourrais peut-être...

ARMAND.

Vous!

BRIGETT.

Oui, moi!... (Se reprenant.) C'est-à-dire en les demandant à M. Jacobson...

ARMAND.

Et vous espérez?...

BRIGETT.

Ça sera rude! Mais bast! on peut bien risquer quelque chose pour ses amis!...

ARMAND, transporté.

Ah! dame Brigett! vous êtes la meilleure, la plus digne femme... Ainsi, je pourrais... bientôt... peut-être, grâce à vous... Mais je vous ferai une reconnaissance, et soyez bien sûre...

AIR du Fleuve de la vie.

Oui, de ce que, dans ma détresse,
Vous me prêtez de si bon cœur,
Je vous écrirai la promesse
De m'acquitter avec honneur.
Ah! tenez... pour tant d'obligeance,
Il faut bien vous y résigner...
Je vous embrasse...

BRIGETT, lui tendant la joue en souriant.

Oui, pour signer
Votre reconnaissance!

Est-il gentil!... Ah bien! que M. Jacobson essaie donc de me refuser les trente guinées à présent!...

ARMAND, à lui-même, en serrant ses craynas.

Oui... je partirai... Aussi bien, que ferais-je à Guernesey?... Bientôt je n'aurai plus de prétexte pour venir ici... Et d'ailleurs quel espoir... Oh! non! non!... partons! fuyons-là! Loin d'elle, il me sera plus facile de combattre une passion insensée!... (A Brigett.) Dame Brigett!... vous veillerez sur eux, n'est-il pas vrai? vous tâcherez de faire prendre patience à votre maître... Vous lui direz que, dans tous les cas, je réponds de la dette... que je l'acquitterai... Ah! je travaillerai avec tant de courage!...

(Il regarde l'appartement du comte.)

BRIGETT.

Ces Français sont-ils dévoués à leurs compatriotes...

ARMAND.

N'est-ce pas un devoir, lorsqu'ils sont malheureux, souffrans, comme M. le comte?...

BRIGETT, avec intention.

Et aimable comme...

ARMAND, voyant la porte s'ouvrir.

Silence! c'est elle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX, entrant en tenant un petit plateau avec tasse et théière.

Dame Brigett!

BRIGETT, courant la débarrasser.

Ah! mademoiselle, il fallait donc m'appeler...

ALIX, voyant Armand.

Ah! monsieur Courvil!

ARMAND, saluant.

Mademoiselle!

ALIX.

Mon Dieu! viendriez-vous déjà pour la séance?...

ARMAND.

Non, non, mademoiselle!

BRIGETT.

Il est trop tôt... C'était pour ça!... (Montrant le portrait de Jacobson.) Tenez, mademoiselle!

ALIX, regardant.

Ah!

BRIGETT.

N'est-ce pas, que c'est bien lui?... Maintenant, surtout, que monsieur lui a mis ses cheveux... Quand je dis ses cheveux... le pauvre cher homme!... il y a long-temps... Après ça, puisqu'il a payé ceux-là... ils sont toujours à lui... pas vrai?

ALIX.

C'est parfait!

BRIGETT.

Oh! celui de M. le comte ne sera pas moins

bien... (A Armand.) Mais j'y pense; monsieur Armand... comment ferez-vous, si vous partez?...

ALIX, vivement.

Partir!... Comment, monsieur?...

BRIGETT.

Il va à Londres!...

ALIX.

A Londres!...

ARMAND.

Oui, mademoiselle... bientôt, si je le puis...

ALIX, tristement.

Vous pariez aussi! vous, le seul Français qui fût resté à Guernesey!

BRIGETT.

Ça vous fait de la peine, mademoiselle?...

ALIX.

Sans doute! (Mouvement d'Armand.) Il est si consolant de rencontrer un compatriote... de pouvoir parler avec lui de son pays!...

BRIGETT.

Oui... de son pays... et...

(Elle rit. Armand l'arrête d'un regard.)

ALIX.

AIR de l'Arbre du Chemin.

De malheureux bannis
Loin, pour long-temps peut-être,
Du sol qui les vit naître,
Pleurent leur beau pays!
Mais ici le destin
Les rapproche, et soudain
Moins lourde est leur souffrance,
En parlant de la France!
Car c'est une douceur...
On regrette, il me semble,
Avec moins de douleur
Ce qu'on regrette ensemble!

Et vous alliez nous abandonner?...

BRIGETT.

Oh! ne lui faites pas de reproches; si vous saviez le motif!...

ALIX.

Quoi donc?

ARMAND, interrompant Brigett qui va parler.

Une circonstance, une occasion s'offre à moi, mademoiselle, d'améliorer une position...

ALIX.

Ah! tant mieux... ce sera du moins une compensation... Car vous ne pouvez manquer de réussir à Londres...

ARMAND.

Que le ciel vous entende, mademoiselle... Je pars avec regret.. mais cependant avec bonheur... car j'ai placé de bien chères espérances dans ce voyage...

ALIX.

Je comprends cela... Vous pouvez vous créer de bonnes relations... des protecteurs... peut-être obtenir de rentrer en France!

ARMAND.

Oh! non, mademoiselle... je n'y puis songer... Pauvre artiste... sans nom, sans position... je n'ai pas moins attiré sur moi la colère de vos ennemis... Je suis plus coupable à leurs yeux encore. . car, suivant eux, j'ai trahi leur cause; homme du peuple, j'ai pourtant dû favoriser la fuite du marquis de Préville, que leur vengeance allait atteindre...

BRIGETT.

Quoi! c'est pour cela?...

ALIX.

Oh! c'est bien, monsieur, et cette noble action...

ARMAND.

J'étais le secrétaire du marquis, mademoiselle... Tant qu'il avait été riche, il s'était montré bienveillant et généreux pour moi... je lui devais mon éducation, ce talent même qui me fait vivre aujourd'hui... Faible, souffrant déjà du mal qui me l'a enlevé peu de temps après notre arrivée ici, mes soins lui étaient indispensables... pouvais-je l'abandonner?... Et pourtant si j'osais reparaître en France, je serais traité comme un ennemi de mon pays, moi qui donnerais ma vie pour lui... Oh! non, mademoiselle, non... je resterai à Londres!...

BRIGETT.

A la bonne heure! Mais pour y rester, il faut commencer par y aller... et vous feriez bien de profiter des bonnes dispositions de la personne qui vous a offert cette recommandation!...

ARMAND.

Vous avez raison, dame Brigett!

BRIGETT, lui faisant un signe.

Pendant ce temps-là, moi... je m'occuperai du reste!...

ARMAND.

Oh! tâchez!...

BRIGETT.

Fiez-vous à moi... Je ne lui ai rien demandé encore depuis trente ans... Il est vrai que ça lui en a fait prendre l'habitude... mais enfin... Il va rentrer pour déjeûner... Revenez toujours vers midi, une heure... comme pour la séance!...

ALIX.

Oh! oui, monsieur.... Je ne voudrais pas retarder un voyage sur lequel vous fondez tant d'espérances... Mais s'il vous était possible de terminer le portrait...

ARMAND.

Je crois pouvoir vous le promettre... mademoiselle, du moins, si le sommeil de M. le comte est aussi paisible qu'hier!...

ALIX.

Je l'espère! Il paraît assez calme aujourd'hui...

BRIGETT, à Armand, en lui rangeant les couleurs.

Je vous serrerai ça pour tantôt.

AIR : Retirons-nous (Mauvais Père. — Gaîté).

Séparez-vous,
Mais pour peu de temps, j'espère,
Et que le sort moins contraire
Ramène des temps plus doux!

ENSEMBLE.

Séparez-vous, etc.
Séparons-nous, etc.

SCÈNE III.

BRIGETT, ALIX.

BRIGETT.

Brave jeune homme!... je le pousse à ce voyage, parce que c'est pour son bien... car sans ça... il est encore si faible... Et puis une fois parti... quand nous ne le reverrons plus du tout... ça va redevenir si triste ici!...

ALIX.

Oh! oui!...

BRIGETT.

M. Jacobson n'est guère amusant...

ALIX.

Oh! non...

BRIGETT.

Et M. le comte, avec son air soucieux...

ALIX.

Il a tant de sujets de chagrins et d'inquiétudes...

BRIGETT.

Mais aussi pourquoi ne pas se distraire un peu... sortir... Quand vous n'iriez que sur le port voir les bateaux de charbons que M. Jacobson fait venir d'Angleterre... ça n'est pas beau, mais ça change...

ALIX.

Il est vrai!.. mais l'aspect de ces navires qui mettent à la voile... de cette mer dont les vagues viennent battre nos pieds, après avoir, quelques heures avant, baigné les côtes de France, notre chère patrie... tout cela fait un mal à mon père...

BRIGETT.

Je conçois ça... (S'arrêtant et prêtant l'oreille.) Ah! M. Jacobson, je crois! Oui!...

(Elle remonte la scène.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACOBSON.

JACOBSON, il entre vivement, agité.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là?... Pourquoi n'êtes-vous pas à votre besogne?

BRIGETT.

Mais...

JACOBSON.

Vous savez que je ne veux pas qu'on perde son temps.

BRIGETT.

Perdre mon temps!... Vous êtes poli encore... Je parlais à mademoiselle de Boisménil!

ALIX.

Oui, monsieur.

JACOBSON, la saluant.

Ah! mademoiselle!... votre très humble... Je suis bien aise d'avoir l'avantage!... M. votre père est-il visible?

ALIX.

Il l'est toujours pour vous, monsieur Jacobson.

JACOBSON, d'un ton plus doux.

Mademoiselle... c'est que... dans ce cas... je le prierais de m'accorder un instant d'entretien... à sa convenance!... mais tout de suite, si c'est possible.

ALIX.

Il suffit, monsieur, je vais... (A part avec inquiétude.) Mon Dieu! cet air fâché... Que veut-il donc à mon père? (Elle sort par la droite.)

SCÈNE V.

JACOBSON, BRIGETT.

BRIGETT.

Est-ce que c'est encore pour lui réclamer?...

JACOBSON.

Qu'est-ce que ça vous fait? Mêlez-vous de ce qui vous regarde!...

BRIGETT, à part.

Oh! il a de l'humeur... Le moment n'est pas trop bon pour lui faire ma demande des trente guinées!...

JACOBSON.

M. Schmitt est-il venu?

BRIGETT.

Non; vous savez bien qu'il est malade...

JACOBSON.

Malade! quand il sait qu'il y a là tant de besogne arriérée... toute ma correspondance à faire... à enregistrer... Vous irez le voir... et lui dire de ma part de se rétablir bien vite... ou je le remplace.

BRIGETT.

Ça ne serait pas aisé... une main superbe!...

JACOBSON, regardant autour de lui.

Ah ça! mais, à quoi pensez-vous donc?... Il est neuf heures, et le couvert n'est pas mis...

BRIGETT.

Tout de suite... c'est qu'il m'a fallu faire le déjeuner de M. le comte!

(Pendant ce qui suit, elle prépare la théière, fait des tartines, etc.)

JACOBSON.

M. le comte!... M. le comte pouvait bien m'attendre, il me semble!

BRIGETT.

Vous savez qu'il est souffrant, et qu'il n'avait rien pris hier à souper.

JACOBSON.

C'est possible! Après ça, je me passerai bien de lui... Mais, règle générale, lorsqu'on vit chez les gens, on ne doit pas déranger leurs habitudes!... Et puis ça double la dépense!...

BRIGETT.

Comment ça?

JACOBSON.

Sans doute... Ne faudra-t-il pas rallumer votre fourneau!...

BRIGETT.

Non, non... j'ai gardé du feu.

JACOBSON.

C'est ça... du charbon qui brûle inutilement depuis ce matin!...

BRIGETT.

Ah! pardine! du charbon! vous en manquez bien...

JACOBSON.

Ce n'est pas une raison pour le jeter par la fenêtre.

BRIGETT, s'efforçant de le dérider.

Je ne le jette pas non plus... Ah bien! et les passans donc! (Elle rit.)

JACOBSON.

Je ne plaisante pas!

BRIGETT.

Je le vois bien... vous n'êtes pas dans vos bons jours... D'où venez-vous donc?

JACOBSON.

Eh! je viens... de mes affaires... de mes magasins sur le port...

BRIGETT.

Vous aurez eu de mauvaises nouvelles?...

JACOBSON.

C'est possible! Cette maudite guerre avec la France finira par me ruiner...

BRIGETT.

Il n'y paraît pas trop jusqu'ici... Vous avez un bonheur...

JACOBSON.

Oui, pas mal... du bonheur! parlons-en... Cette nuit encore un de mes bateaux chargés de fruits, de beurre, de cidre... tout le produit d'une de mes fermes, que j'avais expédié à Portsmouth...

BRIGETT.

Eh bien?...

JACOBSON.

Eh bien! le vent et le courant l'ayant porté trop près des côtes de France... les bateaux croiseurs qui fulsonnent par là... l'ont aperçu... et enfin... il a manqué d'être pris...

BRIGETT.

Oh! manqué! du moment qu'il ne l'a pas été...

JACOBSON.

Il pouvait l'être!...

BRIGETT.

Oui... mais il ne l'a pas été... et vous vendrez sa cargaison le double... En définitive, la matinée est bonne... et moi, qui ai justement quelque chose à vous demander...

JACOBSON.

Encore!

BRIGETT.

Comment encore!

JACOBSON.

Certainement... vous m'avez déjà demandé d'où je venais... ce que j'avais...

BRIGETT.

Ah! oui... Mais maintenant, c'est un service, un prêt!

JACOBSON, l'interrompant brusquement.

Moi, je vous demande mon déjeûner...

BRIGETT, lui montrant les tartines.

Vous voyez bien que je m'en occupe... (Le voyant se diriger vers la droite.) Où allez-vous?

JACOBSON.

Chez le comte, puisqu'il ne vient pas...

BRIGETT.

Un peu de patience, donc!

JACOBSON.

De la patience... j'en ai eu trop... Je suis las d'en avoir... J'ai besoin d'argent pour un paiement...

BRIGETT.

Eh! de l'argent! votre coffre en est tout plein...

JACOBSON, effrayé.

Chut! voulez-vous bien!... Ça n'est pas vrai... Mais quand il le serait, sotte, bavarde que vous êtes.... si j'y puise toujours, il sera bientôt vides

BRIGETT, baissant la voix.

C'est juste! mais comme, au lieu d'y puiser toujours, vous...(Elle fait le geste d'entasser de l'argent.) toujours. D'ailleurs, ne vous ai-je pas entendu dire souvent:

AIR des Maris ont tort.

Que vous voulies avoir sans cesse,
Au service de vos amis,
Deux cents livres dans votre caisse?

JACOBSON.

Oui, certes! toujours je le dis;
Au service de mes amis
Je les conserve, et c'est justice,
Car si, par un coupable abus,
Je les donnais... à leur service
Alors je ne les aurais plus...
Il est bien clair qu'à leur service
Alors je ne les aurais plus!

Enfin... il ne s'agit pas de ça... je dois... il faut que je m'acquitte... On me doit... il faut qu'on me paie... Je ne sors pas de là... Si ces conditions ne plaisent pas à certaine gens... (Il regarde l'appartement du comte.) eh bien! qu'ils fassent comme tant d'autres, comme tous ceux qui étaient venus à Guernesey d'abord...et qui sont allés à Londres... Ils trouveront des grands seigneurs comme eux qui les logeront... les bébergeront gratis... si ça leur plaît... moi, je ne le peux pas... je suis un pauvre marchand...

BRIGETT.

Ah!... vous ne refuserez pas de me prêter... ou de me donner...

JACOBSON.

Quoi?

BRIGETT.

Trente guinées. (A part.) Là, voilà ce que c'est...

JACOBSON, sautant de surprise.

Hein? trente guinées... Et pourquoi faire?

BRIGETT.

C'est mon secret... Voyons, donnez-moi ça sur mon argent... (Jacobson la regarde.) Il m'en revient assez, j'espère... Depuis trente ans que je ne touche pas un shelling de mes gages... Ça doit faire... je ne sais pas combien... mais enfin puisque vous les faites valoir dans votre commerce...

JACOBSON.

Certainement... sans doute... je ne le nie pas... c'est inscrit sur mes livres à votre compte... vous pouvez vérifier... Mais cet argent... il y a si longtemps, vous m'aviez habitué à le considérer comme faisant partie des... capitaux... et enfin... c'est fort mal à vous de me déshériter... (Brigett le regarde.) de votre confiance; c'est un affront!

BRIGETT.

Ta! ta! ta! Vous savez bien que ce n'est pas ce motif-là... Je ne crains pas que vous me fassiez banqueroute...

JACOBSON.

Alors, pourquoi retirer vos fonds?

BRIGETT.

J'en ai besoin, je vous dis... Ainsi payez...

JACOBSON.

Payez! payez! c'est bientôt dit... mais dans le commerce... il y a des us... des coutumes... D'abord... régie générale, on a six mois... J'ai six mois.

BRIGETT.

Six mois... Ah! bien...

JACOBSON, lui prenant la main.

Mais, malheureuse! trente guinées... Vous ne savez donc pas ce que c'est que trente...

BRIGETT.

Je le saurai quand vous me les aurez données!

JACOBSON.

Jamais!

BRIGETT.

Non! Eh bien! moi... je vous déclare que je les veux... et pas demain... pas tantôt... à présent... tout de suite... Ou sinon...

JACOBSON, regardant à droite.

Paix! on vient... Le comte sans doute...

BRIGETT.

Mais...

JACOBSON.

Paix! vous dis-je... Achevez de préparer mon déjeûner durant notre entretien... (Brigett va à la table.) et portez-le dans mon bureau! (Voyant la porte s'ouvrir.) Oui, c'est lui-même... Nous allons voir... On a beau être noble... grand seigneur... ça ne m'intimide pas, moi... du moment qu'on est mon débiteur... (Allant au comte d'un air résolu.) Hum!

SCENE VI.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, d'un ton calme et digne.

Vous m'avez fait demander un moment d'entretien, monsieur Jacobson!

JACOBSON, déconcerté.

Oui, monsieur le comte... Je voulais vous... (Se reprenant.) avoir l'honneur de vous... (Le voyant chercher autour de lui et se hâtant de lui offrir une chaise.) Veuillez donc vous donner la peine de vous asseoir...

LE COMTE.

Je vous suis obligé.

JACOBSON, à part.

Diable d'homme! il a un air... des manières qui... malgré vous... (A Brigett qui prend la théière.) Eh bien! est-ce pour aujourd'hui?

BRIGETT.

Eh! c'est bon... on y va! (Bas.) Mais n'oubliez pas...

JACOBSON, fait un geste d'impatience, puis d'un air hypocrite, en regardant le comte avec intention.

Encore une fois, ma bonne, mon excellente Brig... je suis désolé... mais ça m'est impossible... je n'ai pas d'argent... et moi-même j'en cherche de tous côtés pour payer...

BRIGETT, se récriant.

Ah! peut-on?...

JACOBSON, la poussant dehors.

Mais sortez donc! (Il ferme la porte.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, JACOBSON.

JACOBSON, au comte, en allant prendre une chaise.

C'est pourtant vrai! il suffit qu'on se trouve

dans l'embarras pour que tout le monde vous demande... Ah! mon Dieu! oui, parce qu'on me sait toujours prêt à obliger, lorsque je le puis, s'entend... Et si je n'avais à faire, fin courant, un remboursement... (A part, regardant le comte qui est tombé dans une profonde rêverie.) Allons! le voilà encore retombé... Il ne m'a pas entendu! (S'asseyant avec bruit et élevant la voix.) J'ai un très gros remboursement à faire... (Le comte tressaille et le regarde.) dans une quinzaine... Je comptais sur mon ami Peterscott, le banquier... le plus fort banquier de Guernesey... mais lui-même, en ce moment...

LE COMTE.

Les circonstances sont si défavorables au commerce, aux transactions...

JACOBSON.

Ah! monsieur le comte, si vous saviez ce que nous souffrons... ce que nous perdons... moi surtout... c'est incalculable... ce matin encore un de mes bateaux... et je suis véritablement fort embarrassé... C'est même à ce propos que j'avais desiré... Hum! la dernière fois que j'eus l'honneur de présenter à monsieur le comte... notre règlement... monsieur le comte m'avait encore fait espérer qu'il serait bientôt en mesure de me rembourser...

LE COMTE.

Si ça m'avait été possible, monsieur Jacobson... croyez bien que je n'eusse pas attendu ce moment...

JACOBSON.

J'en suis persuadé, monsieur, mais... règle générale...

LE COMTE.

Vous connaissez ma position... mon espoir...

JACOBSON.

Oui, oui... cette somme... cette fameuse somme!

LE COMTE.

Douteriez-vous?

JACOBSON.

Nullement... mais elle est en France... et je suis pressé pour des effets qui vont échoir... Or, nous autres commerçans, nous avons l'habitude de faire les choses en règle... et rien ne me garantit positivement l'existence des valeurs...

LE COMTE, blessé.

Monsieur!.. sans cela... sans l'espoir de les recouvrer, que je conserve toujours, serais-je resté ici?.. n'aurais-je pas suivi ceux de mes amis dont vous me parliez tout à l'heure et qui sont allés chercher à Londres une existence moins triste et plus conforme à leur ancienne position?.. Me serais-je condamné... aurais-je condamné ma fille, mon Alix, à vivre ici, à Guernesey, après avoir vu s'en éloigner peu à peu tous nos amis, tous nos frères, tous mes compagnons d'infortune?...

JACOBSON.

C'est fort pénible assurément... mais cela ne serait pas arrivé si vous aviez eu la précaution d'emporter avec vous...

LE COMTE.

Je vous l'ai dit... je me trouvais trop éloigné de chez moi...

JACOBSON.

Ah! voilà... Pourquoi aussi vous séparer de votre argent!

LE COMTE.

Encore une fois, monsieur, je croyais n'avoir plus rien à craindre; les premiers troubles à l'occasion desquels je m'étais empressé de réaliser ces fonds, en me disposant à quitter la France, s'étaient bientôt apaisés... le calme était revenu, et je partageais la sécurité générale... J'étais depuis quelques jours à Grandville chez des amis... lorsqu'on vint me prévenir que plusieurs des communes des environs s'étaient soulevées... qu'il y aurait péril pour moi à retourner en ce moment à mon château de Boisménil... Ce péril s'augmentait encore de la présence dans le pays d'un homme dangereux, exalté... un nommé Jean Lenoir, dont j'avais personnellement tout à craindre... Cet homme, un de mes fermiers, chassé par mon intendant...

JACOBSON.

Oh! les fermiers... ne m'en parlez pas... J'en ai cinq ou six... (Se repreuant.) dans mon voisinage...

LE COMTE.

Le mouvement se propageait... le danger approchait... il fallut partir... Je frétai une petit embarcation et me fis transporter ici pour attendre que ce nouvel orage s'apaisât...

JACOBSON.

Oui... mais malheureusement...

LE COMTE.

Vous avez raison, monsieur, voici dix-huit mois que je suis à Guernesey. Certes, j'y ai bien souffert... Mais je n'en sortirai qu'après avoir accompli le dessein qui m'y retient... moins pour ma fille et pour moi désormais... que pour vous, monsieur...

JACOBSON.

Pour moi?

LE COMTE.

Oui... pour vous... Car vous l'avez dit... je vous dois...

AIR : De votre bonté généreuse.

Mais ma promesse est loin d'être frivole;
Pourquoi m'en faire souvenir?
Fiez-vous donc à ma parole,
Car, tôt ou tard, je saurai la tenir.
Pour l'abri que, pendant l'orage,
Vous avez bien voulu me procurer
Ici mon honneur est en gage,
C'est un dépôt que je dois retirer...
Ce gage-là, je dois le retirer!...

Digitized by Google

JACOBSON.

Toujours au moyen de... cette somme... sans doute... puisque tous les biens de monsieur le comte sont séquestrés... mais enfin, si votre espoir était trompé.. si les événemens empêchaient indéfiniment...

LE COMTE.

Oh! rassurez-vous... la tourmente qui bouleverse et désole la France est trop violente pour durer long-temps ainsi... le calme renaîtra, ne fût-ce que pour un moment... Or, la somme laissée par moi, et que pour plus de sûreté j'avais convertie en traites sur Amsterdam, Londres et Hambourg... cette somme peut être évaluée à quatre cent mille francs... Vous pouvez donc attendre encore sans crainte... (Le comte se lève.)

JACOBSON, se lèvant aussi.

Si les quatre cent mille francs restent toujours là, fort bien... mais si d'autres, en votre absence, découvraient l'endroit...

LE COMTE.

Il est introuvable pour tout autre que moi... Personne au monde, entendez-vous... personne... ne le connaît... pas même ma fille, qui ne l'apprendrait que le jour où Dieu me rappelant à lui...

JACOBSON.

Je comprends... et tout cela peut vous rassurer, monsieur... mais moi... je ne vous cache pas...

LE COMTE.

Quoi donc?

JACOBSON.

Eh! monsieur! j'en suis bien fâché, mais voici long-temps déjà que vous me tenez ce langage... les mois s'écoulent... le moment propice attendu par vous pour passer en France... loin d'avancer, recule chaque jour...

LE COMTE.

Auriez-vous appris?.. Cependant dernièrement encore on assurait ici, devant moi, que la tranquillité...

JACOBSON.

Oui... devant vous! ma gouvernante Brigett.. et ce jeune peintre, n'est-ce pas?... mais la vérité est...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BRIGETT, puis ALIX.

BRIGETT.

Monsieur!

JACOBSON.

Qu'est-ce que c'est?

BRIGETT.

Quand vous voudrez .. votre déjeûner...

JACOBSON.

Eh! c'est bon! J'ai bien le temps de songer. .

BRIGETT.

Et puis Tom Barkins... le syndic des pêcheurs, est là avec...

JACOBSON.

Ah! Bien!.. Je sais... je sais... (Au comte.) Pardon...

BRIGETT.

Avec une sacoche! une sacoche pleine.

JACOBSON.

Oui... oui... (Bas.) Taisez-vous donc!

LE COMTE.

Monsieur Jacobson, il me semble que vous disiez... Ces nouvelles?...

JACOBSON.

Ah! oui... (Cherchant dans sa poche.) C'est un journal français, qu'un navire arrivé d'Angleterre, ce matin même!...

LE COMTE.

Un journal! On y parle de la France. (Allant appeler à droite.) Alix!

BRIGETT, à Jacobson.

J'espère que vous ne me refuserez plus....

JACOBSON.

Paix!

BRIGETT.

J'en ai besoin, bien vrai!... Et si vous ne me les donnez pas, voyez-vous!...

JACOBSON, trouvant le journal et le donnant au comte.

Ah! tenez, monsieur!

LE COMTE.

Je vous remercie...

(Il va s'asseoir et déploie le journal.)

BRIGETT, suivant Jacobson qui se dirige vers le bureau.

Prenez garde! réfléchissez... si vous aviez l'indignité... tenez! je serais capable!

JACOBSON.

Vous êtes folle!

BRIGETTE.

Oui... oui... je sortirai plutôt de chez vous...

(Jacobson disparaît.)

ALIX, qui entrait, courant à Brigett.

O ciel! que dites-vous?

BRIGETT.

Me refuser trente guinées à moi... mon propre argent encore...

ALIX.

Et vous partiriez! Mon Dieu! que deviendrions-nous?...

BRIGETT.

Oh! n'ayez pas peur... Je lui suis trop nécessaire... Il ne refusera pas trente guinées à une femme qui lui en épargne deux cents par an, peut-être. (Fausse sortie.) Ah! mademoiselle, si M. Armand vient, je le ferai attendre, pas vrai?...

ALIX.

Oui... (Brigett sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, ALIX.

ALIX.

Vous m'avez appelée, mon père ?

LE COMTE, qui cherchait dans le journal.

Oui, mon enfant, M. Jacobson m'avait dit que cette feuille contenait des nouvelles de France!...

ALIX.

De France? quel bonheur! Mais donnez... ne vous fatiguez pas, mon père... je vais lire... Mon Dieu! si nous pouvions apprendre enfin...

(Elle cherche dans le journal.)

LE COMTE.

Oh! ne te réjouis pas trop. . Si j'en dois juger par quelques paroles échappées à notre hôte... Il est vrai qu'il s'exagère souvent...

ALIX.

Oh! oui... M. Jacobson est si craintif... si prompt à s'effrayer... C'est terrible cela... parce que la peur, ça se gagne... En le voyant trembler toujours... alors... malgré soi... on fait comme lui... Mais où donc a-t-il vu ?... Trouvant.) Ah! voici! (Elle lit.) « Le général Kellermann se rendra à » l'armée du Rhin qui vient de soutenir un com- » bat glorieux. » (Avec joie.) Ah! voyez-vous... Et M. Jacobson disait...

LE COMTE.

ALIX. C'est une jeune et blanche fille. (Chasse aux Maris.)

Un grand combat, une victoire
Peuvent adoucir nos malheurs...
Car en France toujours la gloire
Anoblit, élève les cœurs...
Oui, bientôt pour notre misère
On deviendra moins rigoureux;
Les vainqueurs, n'est-ce pas, mon père,
Doivent se montrer généreux!

Oh! oui... les Français!... s'ils n'étaient pas opprimés eux-mêmes... Mais vois l'article Paris... Intérieur...

ALIX.

Oui, mon père... (Elle tressaille.) O ciel!

LE COMTE.

Eh bien! lis donc!

ALIX.

Oh! mon père... M. Jacobson avait raison, de bien tristes, de bien pénibles nouvelles!

LE COMTE.

Allons, allons, un peu de courage, pauvre enfant! si jeune encore, le ciel te soumet à de rudes épreuves... il est vrai... Mais accoutume-toi, ma fille... Apprends à les supporter avec résignation, avec fermeté!... Pour moi, à mon âge... tu peux achever... je puis tout entendre... (Regardant autour de lui.) Mais... (Il passe la main sur son front.) si tu ouvrais un peu cette fenêtre... Le temps est si lourd aujourd'hui... Je me sens plus accablé, plus abattu encore que de coutume...

ALIX, allant ouvrir.

Oui, mon père!

LE COMTE.

C'est bien... mets-toi là... près de moi... et continue...

ALIX.

Je vous en prie, n'exigez pas... Encore, toujours des rigueurs, des poursuites, des proscriptions, et parmi tous ces noms... quelques uns qui vous sont connus, qui vous sont chers peut-être!

LE COMTE.

Hélas! et je me plains quelquefois... J'accuse le ciel... moi, qui ai pu sauver mon bien le plus précieux, ma fille. (Alix se jette dans ses bras où il la tient serrée un instant.) Ah! pourquoi n'ai-je pu sauver aussi cette faible partie de ma fortune, qui eût suffi du moins à t'assurer un avenir modeste... (Avec douleur.) Mais non! et je puis mourir... te laisser, toi, mon Alix, seule, sans appui, sur la terre étrangère, exposée aux privations, à la mis... Oh! cette idée!

ALIX, l'embrassant.

Mon père, chassez donc ces tristes idées...

LE COMTE.

Et se dire que là!... à quelques lieues de moi seulement... à quelques heures... si mes forces me le permettaient... je pourrais...

ALIX, effrayée.

Que dites-vous? quoi, mon père, vous songeriez encore?...

LE COMTE.

Oui... je le ferai... je le tenterai... Dieu me viendra en aide. . sa main me soutiendra, me guidera...

ALIX.

Il faut renoncer à ce projet, mon père, car, maintenant plus que jamais, ce serait courir à une perte certaine... (Elle lui montre le journal.)

LE COMTE.

Comment?

ALIX.

Ecoutez : (Elle lit.) « Le bruit des préparatifs » secrets qui se faisaient en Angleterre pour ten- » ter une descente sur quelques points du littoral » français, a mis le comble à l'irritation des es- » prits, et la surveillance des côtes s'exerce avec » une telle rigueur que tout moyen d'y aborder » devient désormais impraticable...

LE COMTE, avec découragement.

Ah!

ALIX, continuant.

» La création des bateaux croiseurs qui défen- » dent et surveillent tous les points accessibles... » les habitans réunis en milices garde-côtes, qui

» parcourent nuit et jour les plages et les grèves, » l'activité et la vigilance de tous les vrais amis et » soutiens de la république, ne laissent aucune » chance de salut à quiconque serait assez insensé » pour tenter d'approcher... » (Au comte.) Oh ! vous renoncerez à ce projet, mon père !

LE COMTE.

Il faudra donc attendre... attendre long-temps encore... des mois... des années peut-être... et rien, plus rien !... Quoi ! un si court espace à franchir... onze lieues à peine... et alors plus de crainte... de misère pour elle... plus d'humiliations pour moi !...

ALIX.

Ah ! qui donc aurait pu ?...

LE COMTE.

Qui ? Est-ce que tout à l'heure encore, on n'a pas osé me faire entendre qu'on doutait de mes paroles... qu'on me soupçonnait... Moi soupçonné !... Ah !

ALIX.

Mon père ! plus tard, bientôt peut-être... vous pourrez prouver à ceux qui vous ont offensé combien ils sont injustes...

AIR du Fil de la Vierge (Grâce de Dieu, 2e et 3e actes).

A votre tour aussi, du courage, ô mon père !
Sera-ce en vain
Qu'au ciel, avec ferveur, j'adresse ma prière
Soir et matin ?
Non, le ciel, que jamais le malheur n'importune,
M'écoutera !
Et le bonheur bientôt à nos jours d'infortune
Succédera !

(Le comte s'assoupit, Alix le regarde d'un air attendri.) Pauvre père ! (Elle se lève doucement et s'avance comme pour l'embrasser.) Ah ! si j'osais... Mais il se réveillerait peut-être... et ainsi du moins... il oublie... (La musique cesse.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BRIGETT, puis ARMAND.

BRIGETT, paraissant au fond.

Mademoiselle, M. Armand est là ! (Alix lui montre son père.) Alors il peut venir.

(Elle va vers le fond, le comte s'agite.)

ALIX, retenant Brigett.

Ah !

(Elle lui fait signe de se taire, puis va regarder son père.)

BRIGETT, au fond.

Entrez !

ALIX.

Doucement, je vous prie... Aujourd'hui son sommeil paraît si léger...

BRIGETT, baissant la voix, à Armand.

Comme ça, vous avez la lettre pour sa seigneurie ?...

ARMAND.

Et j'ai parlé au capitaine d'un navire qui part aujourd'hui même pour Portsmouth !

BRIGETT.

Bien, bien ! M. Jacobson est à sa caisse... je vais faire un dernier effort... et il faudra bien, cette fois...

ALIX, qui surveillait son père.

Plus bas, donc !

BRIGETT.

Oui, oui, mademoiselle !

(Elle traverse la salle sur la pointe des pieds, et entre chez Jacobson.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté BRIGETT.

ALIX, à Armand qui prépare ses crayons.

Ainsi, monsieur Armand, vous êtes toujours décidé à partir...

ARMAND, tristement.

Oui, mademoiselle ! (A part, regardant Alix qui est rêveuse.) Cette tristesse !... C'est étrange !... Tantôt déjà... il m'avait semblé... Oh ! si je pouvais... si j'osais croire... Mais non, je suis un fou ! c'est la crainte que je ne puisse achever ce portrait !

ALIX.

Et c'est aujourd'hui... aujourd'hui même...

ARMAND.

Oui, mademoiselle, mais en me hâtant... Il ne me reste plus que quelques raccords pour l'ensemble !

ALIX.

Mon père est-il bien placé ainsi ?

ARMAND.

Assez bien... mais le jour est beaucoup trop éclatant !...

ALIX.

Vous trouvez ? Ah !... (Elle va fermer la fenêtre peu à peu en regardant Armand et son père.) Est-ce bien ?

ARMAND, qui travaille.

Bien, fort bien !

ALIX, avec joie.

Ah ! monsieur Courvil, que ne vous dois-je pas pour tant d'obligeance et de bonté !... Comment reconnaître jamais...

LE COMTE, s'agitant en rêve.

Vite... vite !...

ALIX.

Oh, ciel ! le voilà dérangé !... Il était si bien. (A Armand.) Pourrez-vous, monsieur ?

ARMAND.

Je l'espère!...

LE COMTE, de même.

Oui... une barque... en France!

ALIX.

En France! vous entendez! toujours cette pensée!...

ARMAND.

En effet, mais M. le comte n'a jamais été si agité...

ALIX.

C'est ce vilain journal qui a réveillé tous ses souvenirs...

ARMAND, prenant le journal.

Ce journal. (Il le parcourt.)

ALIX.

Cette lecture a augmenté ses craintes... et puis, il a eu un entretien avec notre hôte... et M. Jacobson s'est encore montré si défiant... que mon père en a été blessé jusqu'au fond du cœur... Le soupçonner, lui, mon père! la loyauté, l'honneur même... Tenez, monsieur Armand .. je tremble... car si de pareilles scènes se renouvelaient, mon père ne pourrait pas les supporter... il en mourrait...

ARMAND, qui a quitté le journal et repris son travail.

Ah! je conçois combien M. le comte doit souffrir... et cependant à présent que ce journal lui a révélé le véritable état des choses, il renonce sans doute à son projet d'aller au château de Boisménil pour y chercher ce trésor. .

ALIX.

Je l'espère! Mais alors... il pense à l'avenir et s'effraie...

ARMAND, tristement.

Ah! oui... l'avenir... Ah! que n'ai-je le bonheur d'être plus connu de votre père... Que ne m'est-il permis de vous être utile!...

ALIX.

Quoi, monsieur?

ARMAND.

De grâce, pardonnez-moi, mademoiselle, c'est un bien faible, un bien humble appui que le mien... mais ne voyez pas la main qui vous l'offre... ne vous offensez pas!...

LE COMTE, parlant toujours en dormant.

Que dites-vous? Jean Lenoir! Ah! qu'il se montre donc!

ARMAND.

Jean Lenoir. . N'est-ce pas le nom de cet homme .. de cet ennemi de M. le comte, dont vous m'avez parlé...

ALIX.

Oui... lui-même...

LE COMTE, de même, avec joie.

Ah! le salon! et là, ce placard... à gauche de la cheminée. (S'arrêtant comme s'il était seul.) Non... je suis seul!... et je puis... Oui... c'est ça... en pressant le double fond!...

ARMAND.

Que dit-il? grands dieux! Quels soupçons!...

LE COMTE, avec transport.

Le coffret!... oui... tout est là... riche encore... Ah! ma fille!

ARMAND.

Plus de doute... ce secret!

ALIX.

Oui... Heureusement que nous sommes seuls... car vous, monsieur Armand, vous, un ami!... Oh! voyez quel bonheur brille sur ses traits... des larmes de joie s'échappent de ses yeux!

ARMAND.

Oui... il vous voit sauvée, heureuse... Ah! celui qui pour vous, pour lui, réaliserait ce beau rêve!...

ALIX.

Chut! pas de bruit! ne l'éveillons pas...

(Bruit de voix dans le bureau.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BRIGETT, puis JACOBSON.

BRIGETT, entrant vivement avec joie.

Victoire!

ARMAND.

Chut! (Il lui montre le comte.)

BRIGETT, vivement, baissant la voix.

Je tiens vos trente guinées!

ARMAND.

Il serait possible!

BRIGETT.

Les voici! (Elle les lui donne.)

ARMAND, avec joie.

Ah!

JACOBSON, entrant et les voyant.

Que vois-je? Comment! c'était?...

BRIGETT.

Pour lui!...

ARMAND.

Oui... monsieur... Ah! combien... je vous remercie...

JACOBSON.

Moi... du tout... Je...

(Musique en trémolo jusqu'à la fin.)

LE COMTE, s'éveillant.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc? ce bruit?...

ALIX.

Rien, rien, mon père, c'est M. Jacobson!

LE COMTE.

Ah! c'est toi! Alix! mon enfant!

JACOBSON, à Brigett.

Mais vous avez donc perdu la tête... prêter trente guinées à ce Français!...

BRIGETT, lui montrant le comte.

Paix donc!

LE COMTE, à Alix.

Ainsi... je m'étais endormi !

ALIX.

Oui, mon père !

LE COMTE, avec douleur, regardant autour de lui.

Oui... oui... Ah ! ce n'était qu'un songe ! (Avec crainte.) Et ils étaient tous là !... et j'ai parlé peut-être ?...

BRIGETT.

Vous ! du tout, monsieur... vous dormiez de si bon cœur !...

ARMAND, qui, au réveil du comte, s'est hâté d'enlever le portrait et ses couleurs.

Monsieur le comte... mademoiselle !

LE COMTE.

Ah ! monsieur Courvil... (Remarquant son trouble.) Mais cette émotion...

ARMAND.

C'est que... Monsieur le comte... et vous, mademoiselle... veuillez recevoir mes adieux !...

LE COMTE.

Vous partez ?

ARMAND.

Oui, monsieur... mais je reviendrai bientôt... je l'espère du moins... et si le ciel exauce mes vœux... (Son émotion l'empêche de continuer. Avec effort à Brigett en lui serrant la main.) Dame Brigetti au revoir, et merci !

(Il jette un regard sur Alix et s'éloigne rapidement.)

JACOBSON.

Eh bien !... il sort comme ça... (à Brigett.) Et un reçu... votre reçu...

BRIGETT.

Inutile !

JACOBSON.

Mais enfin... où court-il ainsi ?

BRIGETT.

A Londres !

JACOBSON, avec effroi.

A Londres ! ini ! et mes... et nos... guinées !...

BRIGETT.

Et vos guinées aussi...

JACOBSON.

Ah !

(Il tombe assis, puis paraît vouloir se lever pour sortir ; Brigett le retient, et pour le calmer lui montre son portrait.)

ACTE DEUXIÈME.

Un grand salon dans le chateau de Boisménil.

Au milieu, au fond une grande cheminée à la Louis XV, riche glace à trumeau au dessus. — A droite, au dernier plan, fenêtre ouvrant sur les jardins et laissant voir la mer dans la perspective. — Sur le premier plan une porte. — Entre cette porte et les fenêtres une table. — A gauche, deux portes. — Chaises et fauteuils.

SCÈNE I.

JEAN, MADELEINE.

(Au lever du rideau, Jean tient une lime et un marteau et paraît finir de travailler aux ferrures de la fenêtre, Madeleine regarde au dehors.)

JEAN, faisant jouer le battant de la fenêtre.

Là !... ça roule parfaitement sur les gonds maintenant... Voyons... femme, ôte-toi... ferme ça et sortons !... ce n'est pas ici notre place.

MADELEINE.

Mais laisse-moi donc regarder un peu, c'est si beau la mer comme ça, le soir, au clair de la lune, après une bourrasque...

JEAN.

Possible... mais tu verras ça de la terrasse...

MADELEINE.

Pas si bien que de cette fenêtre...

JEAN.

Aussi bien ou plus mal ; ferme-la et viens-t'en tout de même...

MADELEINE, rangeant les meubles.

Attends donc... j'ai pas fini... et j'ai encore l'autre salle...

JEAN.

Allons, dépêchons-nous, il se fait tard...

MADELEINE.

As-tu peur ?

JEAN.

Moi, c'te bêtise... Jean Lenoir et la peur n'ont jamais passé par le même échallier ; mais je n'aime pas venir dans ces appartemens...

MADELEINE.

Faut pourtant bien donner de l'air... épousseter de temps en temps... puisqu'après l'incendie de notre maison, on nous a permis de loger à Boisménil, à condition que nous entretiendrons ici.

JEAN.

A la bonne heure... mais vite, car ce n'est pas ces grands appartemens que nous devons occuper... D'ailleurs... moi, en voyant tous ces meubles... ces tentures, ces glaces, qui me rappellent le propriétaire...

MADELEINE.

Allons, vas-tu pas encore recommencer ?...

JEAN.

Crois-tu donc que ça s'oublie... Oh ! non pas !... c'est écrit là... et là, vois-tu ? Me chasser de sa ferme de Mesnilval.. faire saisir mes charrues, mon matériel, et refuser d'entendre ma justification ; me renvoyer mes comptes de fermage sans les lire, car il me les a renvoyés sans les lire !... et me menacer de la justice, moi, Jean Lenoir !

AIR du Piége.

Moi, recevoir un tel affront !
En y pensant, je retrouv' ma colère...
Pour que je sent' rougir mon front,
Je n'eus jamais d' reproche à m' faire,
Mais il a fui, cet homme ! sa lâch'té
Avec raison redoutait ma vengeance...
Car à présent ici l'égalité
Me donn' le droit de laver mon offense,
Sa dat ! j' peux laver mon offense !

Oh ! oui... il a bien fait de partir !

MADELEINE.

Eh ! qu'est-ce qui sait s'il n'a pas été trompé tout le premier ! Tu m'as dit toi-même que M. Ducondray, son intendant, était ton ennemi...

JEAN.

Et un fripon ! Mais lui, nos comptes sont réglés, il a eu son affaire...

MADELEINE.

Eh bien ! il t'aura calomnié pour donner ta ferme à un autre... et alors monseigneur, qui ne savait pas...

JEAN, brusquement.

Il n'y a plus de monseigneur...

MADELEINE.

Ah ! bon... entre nous, on peut bien...

JEAN.

Non !

MADELEINE.

Ah ! Bon Dieu ! deviens-tu rogue donc, depuis que tu es quelque chose dans les autorités...

JEAN.

Ah ! pardié ! je me soucie bien de ça... Si j'ai accepté, c'est que j'ai cru être utile à la patrie... Je n'en connais pas dans l'endroit de plus dévoué que moi à la cause du peuple... Ancien soldat, ils m'ont nommé officier municipal, et chef des milices garde-côtes de la commune...

MADELEINE.

C'est superbe ! mais j'aimerais mieux encore te voir garder nos bœufs...

JEAN.

Silence ! tu parles comme une... comme une femme, une bavarde que tu es, que vous êtes toutes...

MADELEINE.

Merci ! (Elle va pour fermer la fenêtre et s'arrête.) Ah ! liens, vois donc...

JEAN, s'approchant.

Qu'est-ce que c'est ?

MADELEINE.

Là bas !... ce grand bateau... c'est peut-être Jérôme qui rentre de la pêche...

JEAN.

Qui rentre ?... Tu t'y connais encore toi ; tu ne vois pas que c'est un sloop, et qu'il va tribord amures... avec le cap sur la pleine mer...

MADELEINE.

Tribord, sabord... est-ce que je sais moi... Il file bien pas moins...

JEAN.

Oui... oui. (Arrêtant Madeleine qui va fermer.) Attends donc... cette voiture-là...

MADELEINE.

Quoi donc ?

JEAN.

Hum !.. ça m'a l'air suspect... Encore quelques-uns de ces bandits peut-être... qui, sous prétexte de la guerre, se seront fait débarquer dans les rochers, et qui viendront cette nuit saccager, brûler et piller nos fermes...

MADELEINE.

Sainte Vierge !

JEAN.

Oh ! sois tranquille... cette fois ils trouveront à qui parler... ce n'est plus avec des fourches que nous les recevrons... mais avec de bonnes armes... Je n'ai pas oublié mon ancien état !

MADELEINE.

Serrurier ?

JEAN.

Armurier au régiment... Et j'ai visité moi-même tous les fusils qui nous ont été envoyés du district ; qu'ils se trouvent en face d'un de ces brigands-là... et j'en réponds... comme de moi...

MADELEINE.

C'est ça... tu vas encore passer cette nuit à rôder.

JEAN.

C'est mon devoir !..

MADELEINE.

Oui... mais avec ta manie de marcher toujours le premier, tu t'exposes...

JEAN.

C'est mon devoir !

MADELEINE.

Et moi, pendant ce temps-là...

JEAN.

Toi .. tu veilles sur la maison et sur notre enfant, comme une bonne ménagère... une bonne mère et une brave femme que tu es... Voilà... Chacun son métier, et les... comme on dit... (Voyant entrer Éloi.) Ah ! Éloi !..

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLOI.

ÉLOI, tenant un fusil.

Oui, monsieur Lenoir.

JEAN, brusquement.

Monsieur!..

ÉLOI.

Ah! oui... Excusez... citoyen... Ah! dam!.. je ne suis pas encore très ferré... et puis... vous m'intimidez! Avec la citoyenne, par exemple, ça va de soi seul... (A Madeleine.) Pas vrai, citoyenne, que je vous tutoye avec familiarité...

JEAN.

Oui, pas mal... (A sa femme.) Dépêche-toi, Madeleine.

(Madeleine va dans l'appartement du premier plan à droite.)

ÉLOI.

Mais un municipal qui n'a que son écharpe à mettre... et à vous dire... au nom de la loi... donne-moi ta tête... je veux ta tête... tout de suite... y a pas à dire, faut la z'y donner.

JEAN.

Oh! sois tranquille...

ÉLOI.

Eh! ben... je ne le suis pas... C'est vrai ça... quand tu .. Pardon, quand vous... Non, je disais bien... quand tu me regardes... il me semble toujours que vous allez me...

JEAN.

Imbécile!.. Voyons, que viens-tu faire ici avec ton fusil?..

ÉLOI.

Mon fusil!.. c'est la marque distinctive de mes honorables fonctions de milicien garde-côtes... Je ne le quitte jamais.

AIR : J'en ferai tant, tant, tant (Pages et Poissardes).

Puisque j' veux, en vrai héros,
Gagner la couronne civique,
Je f'rai des exploits très beaux,
Et par certain'a je m'en pique...,
Oui, j'en f'rai tant
Tant, tant, tant...
Qu' j'enchanterai la république,
J'en f'rai tant, tant
Tant, tant, tant,
Que l' peuple sera content.

JEAN.

Mais enfin que venais-tu faire?..

ÉLOI.

Ah! oui... c'est pour une clé... la clé de l'autre armoire aux armes...

JEAN, cherchant dans sa poche.

Comment?...

ÉLOI.

Oh! ne cherchez pas... c'est Guillaume qui vient de me dire qu'il l'avait égarée ..

JEAN.

Où çà?

ÉLOI.

Peut-être bien dans la grange... ou bien dans la cour... ou bien sur la route... A moins que çà ne soit à Coutances, où il a été porter du blé ce matin.

JEAN.

Enfin elle est perdue?

ÉLOI.

Oui! et alors il m'envoye... parce que vous qui avez été armurier, serrurier... en deux temps, crac, crac...

JEAN.

C'est bon, nous allons voir çà.

(Il cherche parmi ses outils.)

ÉLOI.

Voilà un état commode... Je me demande toujours pourquoi on ne l'apprend pas à tout un chacun... on n'aurait plus besoin de clé pour ouvrir sa porte ou son bahut...

JEAN, à Madeleine qui reparaît en fermant la porte à clé.

As-tu bien tout fermé par là?

MADELEINE.

Oui, tiens, v'là la clé. (Elle la lui donne.)

ÉLOI, à Jean.

Venez-vous?.. les hommes pour les postes de nuit attendent des fusils... moi... j'ai le mien... (A Madeleine.) Tu pourras dormir tranquille, citoyenne... d'abord, je me place sous ta fenêtre, et je fais un feu roulant, toute la nuit ..

MADELEINE.

Pour me bercer?...

JEAN, qui a fini, prenant ses outils.

Partons!... (A Madeleine.) Et toi, que je ne te retrouve plus ici. (A Eloi, qui allait sortir par le fond.) Pas par là; il faut que je ferme tout de ce côté en sortant. (Il se dirige vers la première porte de gauche... On entend un cri au dehors; il s'arrête.) Hein?

ÉLOI.

Qué que c'est donc?

JEAN, lui prenant son fusil.

Donne-moi ça! (Il va à la fenêtre.)

MADELEINE, effrayée, l'arrêtant.

Que veux-tu faire?

JEAN.

Silence! (Il écoute.) C'est singulier! Il m'avait semblé entendre un cri du côté des fossés du jardin.

ÉLOI.

C'est peut-être les grenouilles?

JEAN.

Imbécile!... Les fossés sont à sec depuis qu'on a démoli les murs.

ÉLOI.

Alors... ça sera vot' chien qui s'ennuie à la chaîne, et qui aura-t-hôrié.

JEAN.

C'est possible!... mais sur le moment j'aurais parié... Allons, marche! (A Madeleine.) Tu mettras le couvert pendant que j'irai armer mes hommes...

AIR : Valse des chemins de fer.

Oui, que la table soit servie;
J' vas placer les postes sans bruit,
Pour le salut de la patrie
Nous devons veiller jour et nuit,
Mais ne tardons pas davantage...
(A Madeleine.)
Toi, pendant que j' vais m'occuper
Des homm'a à réchauffer l'coorage,
N' laisse pas refroidir le souper.

ENSEMBLE.

Oui, que la table, etc., etc.

ÉLOI.

Oui, que la table soit servie,
Nous plac'roos les postes sans bruit, etc.

MADELEINE.

Oui, la table sera servie,
Va placer les postes sans bruit;
Pour le salut de la patrie
Chacun doit veiller jour et nuit.

(Jean et Éloi sortent par la porte du premier plan, à gauche.)

SCENE III.

MADELEINE, puis ARMAND.

MADELEINE, après les avoir suivis des yeux à la porte.

Partis, enfin!... (Elle court à la fenêtre, où elle regarde et écoute.) Non... rien... je n'entends... je ne vois rien... et justement le jour qui tombe tout à fait... Pourtant, j'en suis sûre... j'avais entendu par là... comme un bruit, un éboulement de pierres... puis un cri. J'aurais bien dit ça à Jean; mais ces hommes, au moindre soupçon, ça vous lâche du coup de fusil. (Elle écoute encore.) Allons! je me serai trompée. (Elle ferme la fenêtre; Armand entre précipitamment; elle pousse un cri.) Oh!

ARMAND. Il est pâle; ses vêtemens de matelot sont en désordre et pleins de poussière.

Silence!

MADELEINE.

Hein!... Par exemple! (Appelant.) Jean!

ARMAND.

Oh! n'appelez pas, de grâce!

MADELEINE, plus effrayée.

Ah! mon Dieu!

ARMAND, à part.

Elle est seule!... et une femme. (Elle cherche à gagner la porte.) Oh! demeurez... ne craignez rien de moi...

MADELEINE, l'examinant.

Au fait! il n'a pas l'air bien dangereux. (Le voyant chanceler et s'appuyer sur une chaise.) Eh bien! qu'est-ce que vous avez?

ARMAND.

La fatigue... l'épuisement, et puis cette chute, qui m'a brisé.

MADELEINE.

Comment! est-ce que ce serait vous qui, tout à l'heure, de ce côté?...

ARMAND.

Oui!

MADELEINE.

Là!... quand je disais que ça causerait quelque malheur... Ceux qui ne savent pas... la nuit... Vous l'avez échappé belle... Sans moi, mon mari tirait sur vous... et dame! alors tous les autres s'en seraient mêlés... et Dieu sait... (Le voyant pâlir.) Mais, sainte Vierge!... est-ce que le cœur vous manque? Vous êtes, blessé, peut-être?

ARMAND.

Oh! non...

MADELEINE.

Justement que je n'ai rien là... Mais tâchez de me suivre... vous prendrez un coup de cidre ou deux doigts d'eau-de-vie avec nos gens... ça vous remettra...

ARMAND, vivement.

Oh! non, non; je vous remercie.

MADELEINE.

C'est juste!... j'oubliais ce que vous disiez en entrant... Ah çà! vous craignez donc bien qu'on ne vous voie?

ARMAND, à lui-même.

Au fait! il vaut mieux lui avouer, je crois...

MADELEINE.

Eh bien?

ARMAND, avec précaution.

Eh bien! oui!...

MADELEINE.

Oui?...

ARMAND, se levant.

Ecoutez : en empêchant votre mari de faire feu sur moi... de donner l'alarme, vous m'avez sauvé... et maintenant vous ne voudrez pas me perdre... me livrer...

MADELEINE.

Moi... certainement... Mais qui êtes-vous donc? d'où venez-vous?

ARMAND, même jeu.

De Guernesey!

MADELEINE.

De Guernesey! Ah! mon Dieu!... Je disais aussi, cette manière de parler... et ces façons...

ARMAND.

Silence !

MADELEINE.

Un émigré ?

ARMAND.

Chut !... Débarqué près d'ici il y a une heure...

MADELEINE.

Le bateau que nous avons aperçu ?...

ARMAND.

J'espérais, grâce à ces habits et à la faveur de la nuit... pouvoir traverser cette commune et gagner les environs de Bayeux, où j'ai des amis... des parens dont je ne puis supporter l'absence.

MADELEINE.

Pauvre jeune homme ! Mais bien sûr, c'est pour ça ? que pour ça ? Ce n'est pas plutôt pour vous joindre à ceux qui nous font la guerre ?...

ARMAND.

Oh non ! je vous le jure !

MADELEINE.

A la bonne heure... sans ça... je ne vous livrerais pas.. oh non !... mais je vous dirais : Partez bien vite... car mon mari... Ah dam! quand il s'agit de ses ennemis... Jean Lenoir ne les ménage pas !

ARMAND.

Jean Lenoir !

MADELEINE.

C'est lui qui est municipal dans l'endroit, et loge au château pour l'instant... Aussi, et malgré vos intentions, qui n'ont rien de coupable, au contraire... parce que enfin... voir sa famille... sa mère, ses sœurs, peut-être, ça me paraît bien naturel...

ARMAND.

N'est-ce pas?

MADELEINE.

Mais Jean a d'autres idées que moi là dessus, et rien qu'au nom d'émigré... d'Angleterre surtout, il serait capable de faire un malheur ; il est si terrible dans des momens...

(Elle va écouter au fond.)

ARMAND, à lui-même.

N'importe... me voici dans le château, et je ne m'en éloignerai pas sans avoir tenté...

MADELEINE.

Si encore vous étiez en état de continuer votre route...

ARMAND.

Oh ! impossible ! d'ailleurs, j'ai aperçu beaucoup d'hommes armés près d'ici ; c'est pour les éviter que j'ai cherché à franchir les fossés et les murs du jardin... Mais ne pourrais-je donc passer la nuit dans quelque partie inhabitée de ce château ?...

MADELEINE.

Au fait ! ça n'est pas la place qui manque, car, excepté la cuisine et le logement des domestiques, que nous occupons, tout ça est libre ..

ARMAND.

Mais si votre mari...

MADELEINE.

Oh ! pas de danger qu'il y mette le pied de sitôt ici, surtout dans le grand salon...

ARMAND.

Ah! c'est...(A part.) si c'était ici !

(Il examine la salle.)

MADELEINE.

Après ça... je pourrais vous cacher dans la grange, ou dans le colombier... vous en sortiriez plus facilement.

ARMAND, à part.

Cette cheminée... et à gauche le placard...

MADELEINE.

Oui, tenez, décidément ça vaut mieux...

ARMAND, toujours à part.

C'est bien cela !... à tout prix il faut que je reste ici...

MADELEINE, qui regardait et écoutait à la fenêtre.

Tous nos gens sont partis pour une ronde aux alentours... Venez !...

ARMAND.

Volontiers. (Feignant de ne pouvoir marcher.) Ah !...

MADELEINE.

Quoi donc ?

ARMAND.

Une douleur si vive... Je ne pourrais...

MADELEINE.

Vous vous serez foulé le pied en tombant...

ARMAND.

Je le crains...

MADELEINE.

Prenez mon bras. .

AIR : La danse n'est pas ce que j'aime.

Voyons, je serai votre guide,
Du courage, allons, quelques pas...
Appuyez-vous bien sur mon bras.
Allons ne soyez pas timide...
Appuyez fort, je suis solide !
Et puis j' vous me'rai prudemment,
Bien doucement, tout doucement,
Comme une mèr', même, en tremblant,
Par la main, son enfant ;
Vous serez mon enfant !

ARMAND.

Oh !... impossible !... Je ne puis... Merci pour tant de bonté... mais je préfère rester ici... Quelques heures de repos dissiperont cette douleur... et ma fatigue...

MADELEINE.

Allons !... restez, puisqu'il le faut... mais je vais vous chercher quelque chose; vous paraissez si faible... on dirait que vous n'avez rien pris d'aujourd'hui.

ARMAND.

Le trajet a été si rude... le vent contraire... quinze heures passées à lutter contre la mer...

MADELEINE.

Ah! bien, je ne m'étonne plus, vous qui ne paraissez pas habitué... un jeune homme si délicat, qu'on dirait presque d'une demoiselle...

JEAN, en dehors.

Madeleine!

MADELEINE.

O ciel!... c'est Jean!...

JEAN.

Madeleine!

MADELEINE.

Me voilà... Mon Dieu! que faire?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant.

Madeleine!... (Elle court au devant de lui.) Encore ici, mordié!

MADELEINE, troublée.

Je partais... c'est que...

JEAN.

Le souper attend sur la table, dépêchons. (Apercevant Armand.) Ah! tiens, tu n'es pas seule?

MADELEINE.

Non... c'est pour ça, parce que...

ARMAND.

Salut, citoyen!... excuse si j'ai pris la liberté d'entrer ici... mais un accident...

JEAN.

Ah!...

MADELEINE.

Oui... il s'est blessé...

JEAN.

Ah!... en faisant quoi?

MADELEINE.

En...

ARMAND.

En tombant...

MADELEINE.

Dans les fossés... tu sais... tantôt, ce cri... tu avais raison... tu avais bien entendu...

JEAN, à Armand.

C'était toi?

ARMAND.

Oui, citoyen...

JEAN, avec défiance.

Et comment te trouvais-tu donc par là?

ARMAND.

Je me rends à Cherbourg pour m'embarquer sur les bateaux croiseurs... Surpris par la nuit, et craignant de m'égarer avant d'atteindre le village de Grand... de Haut... Comment déjà?...

JEAN.

De Boisménil...

ARMAND.

Ah! oui... c'est comme ça qu'on m'a dit... J'ai voulu demander mon chemin...

MADELEINE.

Il s'est trop approché des fossés, et alors...

JEAN.

Eh bien!... il fallait appeler.

ARMAND.

J'ai été si étourdi du coup...

MADELEINE.

Il s'était défaillir et estropié...

ARMAND.

Revenu à moi... j'ai entendu du monde, du mouvement de ce côté, et je me suis traîné jusqu'ici...

MADELEINE.

Et dans quel état... tu vois?

JEAN, rassoré et riant.

Oui, oui... un coup de brosse ne te ferait pas de mal...

MADELEINE.

Un coup de cidre surtout, et une bonne assiétée de soupe...

JEAN.

C'est juste... ça le remettra... Viens...

MADELEINE.

Ah! bien oui... viens... puisqu'il ne peut pas bouger, je te dis...

JEAN.

C'est donc grave? Montre voir un peu; on irait au village...

ARMAND.

Oh! inutile!... merci... du repos, ça me suffira... Et si tu veux seulement permettre que je passe la nuit ici?...

JEAN.

Ici! C'est que, vois-tu, dans les appartemens du château... J'aimerais mieux te mettre ailleurs. (Armand fait un mouvement.) Après ça, pourtant, puisque tu souffres, faudra bien...

ARMAND, avec joie.

Ainsi, tu consens... Ah! citoyen!...

JEAN.

AIR : J'en guette un petit, etc.

Eh bien! quoi donc? ta r'connaissance
A bien besoin de tant se montrer, ma foi;
A présent tout le monde en France.
Assurément en f'rait autant que moi.
Municipal... je te dois bien, j'espère,
Protection, comme autorité;
Comm' citoyen, bonne hospitalité;
Et franche amitié comme frère!
Pour moi, tout Français est un frère.

MADELEINE.

Comme ça, c'est dit... (A Jean.) Viens souper, et je lui apporterai...

JEAN.

Pourquoi donc? Puisque le citoyen matelot ne

peut pas venir souper avec nous... eh bien! nous souperons ici avec lui...

MADELEINE.

Mais...

JEAN.

Appelle Éloi, qu'il t'aide... Je vais approcher cette table... Allons, va donc... Le camarade est pressé de se reposer, et moi d'aller voir si mes hommes ne quittent pas leurs postes.

MADELEINE, à part.

Mon Dieu! pourvu qu'il ne s'aperçoive pas...

JEAN.

Eh bien?

MADELEINE.

Oui, oui! (Elle sort.)

SCÈNE V.

JEAN, ARMAND.

ARMAND, à Jean qui va chercher la table.

Je suis bien fâché de la peine que je vous donne.

JEAN, vivement, le regardant.

Hein?... *Vous* donne?..

ARMAND, continuant vivement.

A toi et à ta femme...

JEAN.

Bast!... la peine... Comme ça, tu vas à Cherbourg?

ARMAND.

Oui!...

JEAN.

Pour t'embarquer et donner la chasse à tous ces traîtres de...

ARMAND, évitant de répondre.

Combien ai-je encore d'ici?...

JEAN.

Mais... une vingtaine de lieues à peu près... Tu feras donc bien de reprendre des forces... Mais une fois là-bas, camarade... si tu veux me rendre service...

ARMAND.

Avec plaisir.

JEAN.

Oui... Eh bien! lorsqu'il te tombera sous la main un de ces coquins d'émigrés...

ARMAND, même jeu.

Crois-tu, citoyen, que la route soit sûre?

JEAN.

La route? (A part.) Ah! ça, mais on dirait qu'il veut éviter de me répondre..

ARMAND.

Hein? crois-tu que...

JEAN.

Ah! la route, mais oui, assez... depuis que nous avons balayé toute cette engeance...

(A partir de ce moment, Jean paraît avoir conçu des soupçons, et tout indique chez lui la défiance, quoiqu'il affecte un air dégagé.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADELEINE, ÉLOI.

MADELEINE.

La voilà! (A la cantonade.) Avance donc, Éloi...

ÉLOI, apportant des assiettes et une tourte de pain, et tenant toujours son fusil.

Oui, citoyenne! c'est que l'escalier est si noir...

MADELEINE, arrangeant le couvert.

Les assiettes?...

ÉLOI.

Voilà! (A Armand.) Ah! citoyen, bonsoir. (A Madeleine.) C'est lui que... (A Armand.) Est-ce que vous souffrez beaucoup de ta foulure, citoyen?

JEAN.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi?

MADELEINE.

Et les verres, où sont-ils?

ÉLOI.

Les verres, attendez!

(Il cherche dans les poches de sa veste, et change son fusil de main.)

MADELEINE.

Vite... Laisse donc ton fusil un peu...

ÉLOI.

Non pas... Un guerrier ne quitte jamais ses armes...

JEAN, qui a placé des chaises.

A table!

ÉLOI.

Je peux-t-y retourner à ma faction?

MADELEINE.

Toi?... Eh bien!... et souper?...

ÉLOI.

Souper! Est-ce qu'on soupe quand on a une faction?

JEAN.

Bien dit, garçon... Fais bonne garde et n'oublie pas ma consigne... Si tu aperçois quelqu'un de ces bandits... de ces brûleurs, rôder autour de nos granges...

ÉLOI.

Joue, feu... pan!... Soyez calme...

MADELEINE.

Ainsi, tu ne prends rien?

ÉLOI.

Je ne mords plus que dans les cartouches... (Présentant un gros morceau de pain qu'il a tiré de sa poche.) Mettez-moi seulement une tranche de petit salé là-dessus... Non, pas vous... la citoyenne, elle en donne *plusse*... Merci... Et à présent fixe et immobile jusqu'au lever du point du jour... Et au moindre mouvement... (Il met son fusil en joue.) Allez donc, je lâche mon chien.

MADELEINE.

Est-il enragé?

ÉLOI, riant.

Mon chieu? Mais oui... assez! Bon appétit, citoyen... Porté z'armes! (Il s'en va en fredonnant.)

La victoire, en chantant, nous ouvre...

(Il cherche à ouvrir la porte.)

Eh ben! elle est fermée... Ah! voilà!...

(Continuant l'air.)

La barrière...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté ÉLOI.

MADELEINE, à Armand qui mange.

Eh bien! ça réchauffe... ça remet. Pas vrai, citoyen?

ARMAND.

Oh! oui.

JEAN, l'observant.

Tu trouves notre pain un peu noir, peut-être?

ARMAND, affectant de manger avec appétit.

Moi, du tout!

MADELEINE.

Un verre de cidre par la dessus...

ARMAND, tendant son verre à Jean qui tient le pot.

Volontiers!

JEAN, s'arrêtant au moment de verser.

Il est un peu raide, je t'en préviens...

ARMAND.

Ça m'est égal, verse toujours.

JEAN.

Tu aimerais peut-être mieux du vin?

ARMAND.

Moi... Pourquoi donc?

JEAN.

Quelquefois... l'habitude...

ARMAND.

Un pauvre diable de matelot...

JEAN.

Au fait! tu vas t'embarquer sur les bateaux, croiseurs... Et, si ce qu'un dit est vrai... vous aurez de la besogne.

ARMAND.

Ah! on dit?

JEAN.

Qu'ils se préparent là-bas... en Angleterre... Ils mitonnent une descente par ici...

ARMAND.

Ça sera difficile; la côte est bien surveillée...

JEAN.

Ah! tu as remarqué ça?

ARMAND.

Et puis, risquer de se faire tuer pour voir, quoi? leurs biens saccagés... leurs châteaux dont il ne reste souvent que les quatre murs; car, sais-tu, citoyen, une chose qui m'étonne ici...

JEAN.

Quoi donc?

ARMAND.

C'est que celui-ci soit encore debout... en si bon état... C'est vrai; on ne dirait pas qu'on y soit entré... tout ça est conservé...

JEAN.

Ah, oui! c'est que, vois-tu...

AIR de Turenne.

Il est des gens qui pour fair' leurs pelotes,
Sous le masque du dévoûment,
N'en veul'nt, indignes patriotes,
Qu'à la fortune, aux biens des ci-devant...
Mais nous autres, c'est différent!
Ici, les enfans des chaumières,
Profitant de leurs droits nouveaux,
Ne font pas la guerre aux châteaux
Ils n' la font qu'aux propriétaires,
Ils n'en veulent qu'aux propriétaires.

C'est pas la faute des châteaux et des mobiliers, si leurs maîtres étaient des...

ARMAND.

Tout ça... est rangé...

JEAN.

Oui, oui... tout est à sa place... mais le jour où les autres voudront y rentrer... (Mouvement d'Armand.) Si, si... ils en ont eu l'idée... Et tiens, il n'y a pas long-temps encore qu'on a surpris de leurs émissaires, étudiant le pays...

ARMAND.

Vraiment?

JEAN.

Mais leur compte est bon. Quant à moi... de ceux-là j'en aurais moins de pitié, vois-tu, que de ceux que je prendrais me tirant un coup de fusil, parce que ça... c'est la chance de la guerre... et toutes fois et quantes qu'on se bat bravement, loyalement, bon! mais les autres... les espions... (Frappant sur la table avec colère.) Oh!

MADELEINE.

Mais prends donc garde, tu vas tout renverser...

JEAN.

Oui! je les écraserais!

ARMAND, froidement.

Je comprends ça... et je pense tout à fait comme toi...

JEAN, étonné.

Ah?...

ARMAND.

Ça te surprend?

JEAN.

Moi, du tout... quand on est bon patriote... comme nous... A ta santé!

ARMAND.

A la tienne!

JEAN.

Aux amis de la liberté! aux défenseurs des droits du peuple!...

ARMAND.

Oui!

JEAN.

Et de tout cœur, hein?

ARMAND.

Oui, certes!

JEAN, à part.

Cet air franc... Est-ce que je me tromperais?

ARMAND.

J'ajouterai : Au bonheur de la France; au triomphe de la noble et généreuse cause qu'elle soutient; à la gloire de ses armes!

JEAN.

Bien pensé... et bien dit surtout! Peste, sais-tu, citoyen, que tu tournes ça très agréablement... Mais pour triompher de nos ennemis... faut autre chose que de belles paroles... c'est à l'œuvre qu'on se reconnaît... Il y a tant de traîtres...

MADELEINE.

Pas parmi des gens comme nous, du moins.

JEAN.

Tu crois ça, toi?

MADELEINE.

Mais, oui.

ARMAND.

En connaîtrais-tu?

JEAN.

Peut-être....

MADELEINE.

Dans le pays?

JEAN.

Peut-être!... Mais on a l'œil ouvert sur eux, et.. (A Armand, qui paraît troublé.) Qu'est-ce que que tu as donc?

MADELEINE.

Mais verse tout donc à boire... tu le laisses étouffer...

JEAN.

Ah! oui... Pardon...

MADELEINE.

Et puis, tu sais qu'il est fatigué, qu'il a besoin de dormir... et tu t'amuses à *politiquer*.

JEAN.

C'est juste!... Moi, j'aime assez ça... parce que tout ce qui touche aux intérêts du pays... mais, enfin... Un dernier verre .. A la santé!

(Madeleine leur verse à boire.)

ARMAND.

A la tienne! (A Madeleine.) Citoyenne, je te salue et je te remercie...

JEAN, vivement.

De quoi?

MADELEINE.

Eh! pardine... de ce que je lui remplis son verre...

JEAN.

Ah! bien... (Se levant.) A cette heure, nous le laissons... (Montrant un sopha.) Tu pourras t'étendre là dessus, ça vaut bien un haniac...

ARMAND.

Certainement; je serai très bien...

JEAN.

Ainsi, bonne nuit, mon jeune camarade.

(Il lui serre la main avec force.)

ARMAND, poussant un cri.

Ah!

JEAN.

Quoi donc... Ah! ta main... Je t'ai fait mal...

ARMAND.

Du tout...

JEAN.

Si fait; j'ai serré trop fort, et j'ai eu tort.. car j'avais déjà remarqué... Tu n'as pas un poignet comme le mien...

MADELEINE.

Dame! à son âge...

JEAN.

Oui, oui... ça viendra... au service... en bâtant les manœuvres... sur les bâteaux croiseurs.

(Il rit.)

AIR des Deux Reines ou (Grâce de Dieu) Vous partez à l'instant.

Allons, partons, bonsoir;
Et bonne nuit, au r'voir...
Quand on n' se r'proche rien,
On dort toujours si bien!

ARMAND.

De votre accueil, de l'hospitalité
Que de vous deux en ces lieux j'ai reçue,
Comment jamais pourrai-je être acquitté!...

JEAN.

C'est bien.

(A part.)

Ne le perdons pas de vue...

ENSEMBLE.

Allons, partons, bonsoir, etc.

MADELEINE.

Allons partons bonsoir, etc.

ARMAND.

Encore merci, bonsoir!

(A part.)

Mais non pas au revoir,
Si, je l'espère bien,
Le ciel est mon soutien.

(Jean et Madeleine sortent en emportant la lumière.)

SCÈNE VIII.

ARMAND, seul, les yeux fixés sur la porte.

Je ne sais... mais il y avait dans le regard... dans les paroles de cet homme, une sorte d'ironie... Aurait-il des soupçons? (Il écoute à la porte.) Ils se sont éloignés... Je m'alarme à tort peut-être... N'importe... ne différons pas davantage, cherchons ce précieux dépôt... Puis, profitant de

l'obscurité pour sortir du château, je rejoindrai l'embarcation... à la nage, s'il le faut! (Écoutant encore.) Non! pas le moindre bruit... Allons... (Regardant autour de lui.) Ah! bien, la cheminée... Là, à gauche, le placard! (Il ouvre le placard, et en sonde l'intérieur en frappant et s'arrêtant en prêtant l'oreille.) Le mur... et là encore, toujours de la pierre... et rien qui annonce... Cependant c'est bien ici le salon! (Il frappe encore.) Ah! du bois! c'est cela... A moins de connaître d'avance... Qui se serait douté... (Il se prépare à faire jouer un ciseau qu'il a tiré de sa poche et s'arrête.) C'est singulier, au moment d'agir... penser que là sous ma main, que la seule épaisseur d'une planche en sépare... se trouve l'unique ressource... l'existence de deux proscrits!... Et c'est moi... moi qui la leur conserverais... Alix! la revoir... déposer à ses pieds ce trésor... Ah! cet espoir me rend mon courage et double mes force. (Il fait jouer le ciseau et écoute de temps en temps.) Enfin!... le panneau, je crois... (On entend des craquemens.) Oui... il cède... et je puis... (Il avance la main et s'arrête avec trouble et émotion.) Mon Dieu!... si notre espérance à tous était trompée!... Si je n'avais bravé tant de fatigues... couru tant de dangers!... (Avec résolution.) Ah! c'est trop hésiter... (Il plonge le bras dans l'ouverture et paraît chercher.) O ciel! je ne... (Avec joie.) Si fait! ma main a rencontré... dans la profondeur... oui... (Il tire un petit coffret qu'il porte vivement près de la fenêtre.) Oh! oui... c'est cela!... Cette cassette!... ce trésor... je les tiens!...

(Il s'agenouille.)

AIR : Mon pays (Mon pays.)

A toi, qu'avec transport ici je remercie,
Non, ce n'est pas en vain, mon Dieu, que j'eus recours.
Toujours de ta bonté le malheureux qui prie
Peut obtenir l'appui de ton divin secours...
De nouveau, je t'implore...
Pour deux malheureux dans le danger;
O mon Dieu, daigne encore
Et jusqu'à la fin me protéger... (*ter.*)

(Il écoute.) Ciel!... J'avais cru entendre!... Non... le bruit des arbres... des feuilles que le vent agite... Le ciel se couvre... encore une bourrasque peut-être... Ce serait terrible... me trouver séparé de mes matelots... Allons, hâtons-nous de sortir... (Il va à la porte et cherche à l'ouvrir.) Mais... (Il cherche encore.) Oh! impossible... je suis enfermé... Est-ce par hasard... ou à dessein!... Que faire?... Ah! cette croisée... à quelques pieds du sol seulement, et qui donne sur les jardins. (Il ouvre la fenêtre avec précaution, et écoute, au dehors on entend appeler au loin.) Ces voix dans le lointain!... Les gardes... qui se répondent... mais le jour n'est pas près de paraître encore... et je pourrai les éviter, j'espère... (Il se prépare à franchir la fenêtre; bruit de serrure à la porte; il s'arrête effrayé.) Grand Dieu! quelqu'un... (La porte s'ouvre.) Je suis perdu! (Frappé.) Ah! (Il jette la cassette à l'extérieur au pied de la fenêtre.) Dans ces broussailles!...

SCÈNE IX.

ARMAND, JEAN LENOIR.

JEAN, il tient une lanterne.

Pardon, excuse, citoyen, de troubler ton sommeil... mais... Eh! bien... ah! tu ne dors pas encore!

ARMAND, debout près de la fenêtre.

Non, pas encore... Tu sais... nous autres matelots... l'habitude de veiller...

JEAN, le regardant.

De faire le quart... à bord des croiseurs... je conçois... Mais dis donc, il paraît que ça va mieux, la jambe?...

ARMAND.

Un peu...

JEAN.

Comment donc, un peu... Il y a une heure, tu ne pouvais pas poser le pied à terre... et te voilà là-bas... à la fenêtre... Tu prenais le frais?

ARMAND.

La nuit est si belle...

JEAN.

Et ça te donnait envie de faire un tour de promenade... dans le jardin... et même plus loin peut-être...

ARMAND.

Comment?

JEAN.

Eh! bien, l'ami... nous pourrons te procurer cet agrément-là...

ARMAND.

Que veux-tu dire?

JEAN.

Tu vas le savoir... (Appelant à la porte.) Hé! à moi vous autres! (Il ferme la fenêtre.)

ARMAND.

Ah!... (Il veut sortir.)

JEAN, se jetant au devant de lui.

Si tu bouges! (Courant à la porte.) Allons donc, mille tonnerres!

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉLOI, puis PAYSANS ARMÉS, et MADELEINE.

ÉLOI, se précipitant dans le salon.

Voilà, présent! (A ceux qui le suivent.) Vite donc!...

PAYSANS, accourant.

AIR : La guerre s'engage (Métier et la Quenouille. — Variétés.)

Quel perfidie!
C'est une infamie!...
Qu'il pay' de sa vie,
Cette trahison. (*bis*)

ÉLOI, couchant Armand en joue.

Ah! gueux!

JEAN, relevant le fusil.

Halte-là!... C'est à la loi de prononcer.

ARMAND.

M'expliquerez-vous... citoyens, ce que signifie?...

JEAN.

Nous sommes ici pour ça.

ARMAND.

Eh bien?

JEAN.

Eh bien! ça signifie que tu es un trop jeune levreau pour dépister un vieux chasseur comme Jean Lenoir.

ARMAND.

Mais... je ne sais...

JEAN.

C'est ce que je dis... tu ne sais pas encore assez ton métier pour ça. (Voyant entrer Madeleine.) Tiens... tu en sais tout juste assez pour dérouter quelque femme crédule comme celle-là...

(Il s'assied et tire du papier et un encrier de sa poche.)

MADELEINE.

Moi!... Qu'est-ce que c'est donc? Que venez-vous faire? *

ÉLOI.

Arrêter ce suspect!...

MADELEINE, à part.

Ciel! (Haut.) Comment ça?...

ARMAND.

Encore une fois, je ne comprends pas...

JEAN, s'asseyant à la table qu'on a placée au milieu.

Nous allons tâcher de te faire comprendre... Et d'abord et d'une... tes papiers?

ARMAND.

Des papiers?

MADELEINE.

Ah! pardine... un matelot...

JEAN.

Toi.. silence!... tu n'as pas la parole... (A Armand.) Ta feuille de route?...

ÉLOI.

Allons! vite, ou je... (Il le menace.)

JEAN.

Paix!.. (A Armand.) Inutile de chercher... Tu n'en a pas...Et tes noms... prénoms et... qualités?.. Voyons... tu dois en avoir de ceux-là... Eh bien?

(Armand préoccupé ne répond pas.)

ÉLOI, frappant du pied.

Ah ça!..

* Madeleine, Jean, Eloi, Armand, les autres au fond.

ARMAND.

Plaît-il?

ÉLOI.

On te demande... (Armand le regarde.) vos noms?..

ARMAND.

Armand Courvil...

JEAN.

Courvil! tout bonnement?..

ARMAND.

Oui...

JEAN.

Tu n'es donc pas un ci-devant?..

ARMAND.

Pas plus que toi...

JEAN.

Et tu venais ici?..

ARMAND.

Tu le sais, je te l'ai dit...

JEAN.

Tu m'as dit des mensonges.. (Mouvement d'Armand.) Tantôt... à la tombée de la nuit... on a vu le canot d'un sloop anglais s'éloigner de la côte... où il venait de te débarquer; nieras-tu cela?

ARMAND.

Eh bien! non!

JEAN.

Ainsi tu avoues que tu venais espionner?...

ARMAND.

Moi, jamais!...

MADELEINE.

Un espion! lui... Ah! ça n'est pas possible... ça n'est pas vrai...

JEAN.

Silence!..

MADELEINE.

J'en répondrais...

ARMAND.

Et vous auriez raison, citoyenne... car j'aime la France autant qu'aucun de ceux qui m'entourent ici... Ses maîtres d'aujourd'hui ont pu me proscrire... ils peuvent me tuer... mais me faire convenir que j'ai médité une trahison...

JEAN, écrivant.

Tu venais d'Angleterre pourtant?

MADELEINE, vivement.

Pour voir sa famille...

ÉLOI.

Ah! oulche!... crois ça... s'exposer à se faire périr...

MADELEINE.

Tu n'en ferais pas autant, sans cœur...

ÉLOI, se fâchant.

Ah! citoyenne...

JEAN, qui écrivait.

Te tairas-tu! (A Armand.) Est-ce pour cela?.

ARMAND.

Sans doute.

JEAN.

Alors... pourquoi t'introduire ici... faire semblant d'être blessé.

ARMAND.

Mais...

JEAN, avec véhémence.

Mais... parce que tu mens... parce que tu es un traître...

ARMAND.

Encore!.. Ah! c'en est trop...

ÉLOI, l'arrêtant.

Pas de gestes, suspect!... Respect à l'autorité!.

JEAN, à Armand.

Prouve donc le contraire...

ARMAND.

Eh bien! Oui... si j'ai quitté l'Angleterre... si je suis venu ici...

TOUS.

Ah!

ARMAND, à Madeleine.

Pardon, citoyenne, si je t'ai trompée... (Mouvement de Madeleine.) mais je ne pouvais te confier toute la vérité... il s'agissait d'un secret qui ne m'appartient pas... Je venais chercher un objet, sans lequel j'ai juré de ne jamais reparaître devant ceux pour qui j'ai risqué mes jours... J'ai échoué dans ma tentative... je suis tombé entre vos mains... faites de moi ce que vous voudrez...

JEAN.

C'est ce que décidera demain matin le tribunal de Grandville...

ARMAND.

Un tribunal de bourreaux tels que toi... oui tels que toi surtout, serviteur infidèle... persécuteur de tes anciens maîtres... toi, qui les as contraints à fuir leur patrie... d'aller à l'étranger, où je les ai vus accablés par le malheur et les privations... (Mouvement général.) Le noble comte de Boisménil... sa fille, mademoiselle Alix... cet ange de bonté que vous n'avez connue que par ses bienfaits... je les ai vus tous deux brisés par le chagrin, la misère... je les ai vus en butte aux insultes, aux outrages d'un Anglais...

JEAN.

D'un Anglais!

ARMAND, avec émotion.

Oui... d'un homme qui, sans respect pour leur faiblesse et leur infortune... à l'heure où je parle les chasse peut-être... les jette, sans abri, sans pain, hors de chez lui!... et c'est toi, entends-tu? misérable... (Jean se redresse avec colère.)

ÉLOI, qui s'essuyait les yeux.

Ah! mais...

ARMAND.

Oui... c'est toi qu'il accuse... toi, son fermier... son valet!

MADELEINE.

Monsieur!... eh! taisez-vous...

ARMAND.

Et pour les réduire ainsi à périr de misère et de douleur... ose dire ce qu'ils t'avaient fait?

JEAN, se levant avec colère, et renversant son fauteuil.

Ce qu'ils m'avaient fait!...

MADELEINE, s'élançant et l'entourant de ses bras.

Jean, je t'en prie... Mon homme!... je t'en prie!...

JEAN, se contenant et se rasseyant.

Mais je suis ici pour t'interroger, et non pour te répondre... Au surplus... finissons... je m'emporterais... Je suis le plus fort... je dois donner l'exemple... Quoi que tu en pensas, s'il y a des hommes qui déshonorent notre cause... il y en a de justes aussi... et quelque tu viennes de m'insulter, de m'outrager ici... ce n'est pas moi qui empêcherai demain le tribunal d'écouter tes raisons, de te croire... et s'il le juge à propos, même... de t'acquitter.

ARMAND.

Je te l'ai dit, désormais tout m'est indifférent... Du moment que je ne puis leur être utile là-bas... je ne tiens plus à la vie... et le souvenir de ce jour, qui a vu la ruine de toutes mes espérances, me la rendrait odieuse...

JEAN, qui ramassait ses papiers.

Eh bien! mon garçon... si c'est comme ça, on pourra te satisfaire... Cependant... on se ravise quelquefois, et nous allons toujours prendre nos précautions. (A Eloi.) Deux hommes ici sous la fenêtre... et qu'on ne s'endorme pas!

ÉLOI.

Ah bien! dormir... Est-ce qu'on dort jamais quand la patrie... (Allant à la fenêtre.) Deux hommes sous cette fenêtre!...

JEAN, regardant sa montre.

Deux heures!... Il fera jour à quatre. (A Armand.) Repose-toi... Il y a six bonnes lieues d'ici à Grandville... Après ça... toi qui aimes la promenade, ça fera ton affaire.

AIR : Marins, point de grève.

Laissons-le paisible,
Sans craint' partons tous;
D' ces lieux impossible
Qu'il sorte sans nous.

ÉLOI.

En bon factionnaire,
Sous la fenêtre, je cours!

MADELEINE, à part.

Mon Dieu! comment faire
Pour sauver ses jours!

ENSEMBLE.

MADELEINE.

Jean a l'air paisible
Mais j' sais, entre nous,
Comme il est terrible
Et je crains son courroux!

ARMAND.

Je reste paisible:
Allez, partez tous;
Il m'est impossible
De sortir sans vous.

TOUS.

Laissons-le paisible ;
Allons, partons tous.
D' ces lieux impossible
Qu'il sorte sans nous !

(Ils sortent tous par le fond.)

SCENE XI.

ARMAND, seul.

A Grandville dans deux heures... Ah ! ce n'est pas la mort qui m'effraie ; mais avoir pénétré jusqu'ici, m'être vu sur le point de réussir... et tout à coup... par une cruelle fatalité... Ah ! Alix... ce doux rêve, commencé près de cet ange... devrait-il donc se terminer ainsi !... Mourir sans la revoir... sans qu'elle sache même ce que j'ai tenté pour elle... et plus tard, peut-être... maudit par son père, qui viendra chercher à son tour le dépôt perdu à jamais pour eux par mon imprudence ! Hélas !... qui sait même si le comte, apprenant que j'ai connu son secret, ne me soupçonnera pas, ne m'accusera pas?... Ah! cette pensée me brise le cœur... et m'ôte toute énergie. Ah ! (Bruit d'armes. bruit de voix dans le jardin. Jean Lenoir qui vient s'assurer que ses gens veillent sur moi. (Avec inquiétude.) On dirait qu'il s'approche en se baissant pour chercher .. M'aurait-il aperçu tantôt? Non... le voilà .. Il parle à ses hommes, qui se dispersent... Il n'a rien vu !... (Bruit à la porte.) Du bruit... Oui, on approche... et cette porte... Viendrait-on déjà me chercher?...

(La porte s'ouvre doucement; il s'avance : Madeleine paraît.)

SCÈNE XII.

ARMAND, MADELEINE.

MADELEINE.

Chut !

ARMAND.

Quoi ! c'est vous, citoyenne?

MADELEINE.

Oui, moi... qui viens vous sauver...

ARMAND.

Y songez-vous ?... Si ces hommes se doutaient...

MADELEINE.

Ils me croient dans ma chambre, près de mon enfant. Je guettais leur départ... Venez vite... vous sortirez par l'autre côté...

JEAN LENOIR.

ARMAND.

Pourrai-je passer devant cette fenêtre ?...

MADELEINE.

Oh! impossible !... Mais suivez-moi.

ARMAND.

Non, citoyenne... vous ne vous êtes déjà que trop exposée.

MADELEINE.

Eh! qu'importe ?

ARMAND.

Je connais la rigueur de la loi pour ceux qui protégent un proscrit... Vous seriez victime de votre générosité.

MADELEINE.

Il ne s'agit pas de moi. Venez... car si vous alliez à Grandville... la mort...

ARMAND.

Non, citoyenne, n'insistez pas... Mais il est un service plus grand encore que vous pouvez me rendre... et que je puis recevoir de vous...

MADELEINE.

Ah ! parlez !

ARMAND.

C'est un secret bien important, bien dangereux, même, que je vais vous apprendre, citoyenne... Mais quelque chose me dit que je puis me confier à vous... et si, après cela, vous m'accordez ma demande, si je puis emporter cette dernière consolation... si, grâce à vous, je puis espérer l'accomplissement du plus ardent de mes vœux... ah! je vous le jure... je mourrai heureux, sans regret, et en bénissant votre nom...

MADELEINE.

Mon Dieu ! qu'est-ce donc?

ARMAND.

Ecoutez !... Tantôt j'ai parlé d'un objet pour lequel j'avais ainsi exposé ma vie... et qui doit arracher à la misère... aux humiliations, les anciens maîtres de ce château...

MADELEINE.

Oui, oui... Eh bien ! cet objet.

ARMAND.

Une cassette... un coffret d'une grande valeur, et que M. de Boismenil avait caché là...

(Il montre le placard.)

MADELEINE.

Ah !

ARMAND.

Surpris par votre mari au moment où je me disposais à franchir cette fenêtre... j'ai laissé glisser le coffret dans ces ronces...

MADELEINE.

O ciel !

ARMAND.

Citoyenne !... je vous le répète, c'est l'unique ressource... le dernier espoir d'un malheureux vieillard... d'une noble jeune fille... Quelques instans encore et l'on m'emmènera... Toute surveil-

lance va cesser alors... Prenez la cassette... mettez-la en lieu sûr, et plus tard, dès que les circonstances vous le permettront, faites savoir à M. le comte de Boismenil, à Guernesey, que ce trésor existe. (Tristement.) Et si, malgré vos efforts, vous ne pouviez le sauver, faites... oh! du moins, je vous en conjure, citoyenne... faites que le comte sache ce que j'ai tenté pour lui rendre cette fortune, et qu'il me pardonne...

AIR : Le char traîné (la Figurante).

Oui, qu'il apprenne, oh! je vous en supplie,
Sans les revoir, loin d'eux s'il faut mourir,
Ce que j'avais, au péril de ma vie,
Voulu tenter, hélas! sans réussir...
Ma conscience est pure,
Demandez-lui pourtant,
Mon cœur vous en conjure,
Un pardon consolant!

MADELEINE, très émue et pleurant.

Oh! oui, monsieur, je vous le jure!
Et le bon Dieu m'entend!

ARMAND, lui serrant la main.

Merci! Maintenant séparons-nous. Si quelqu'un de ces hommes vous surprenait ici... votre mari lui-même ne pourrait peut-être plus vous protéger...

MADELEINE.

Mais, vous laisser...

ARMAND.

Il le faut... j'ai obtenu tout ce que je désirais... Laissez-moi seul... Songez à votre enfant.

MADELEINE.

Oh! non! je ne puis...

ARMAND, la poussant doucement.

Songez qu'en vous seule désormais est tout mon espoir... Adieu!... adieu!... (Voyant Jean qui paraît sur le seuil de la porte.) Ah!

MADELEINE, en même temps.

Ah!...

ARMAND, à part.

Trop tard! (Ils restent interdits.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, après les avoir regardés, à Madeleine, d'un ton bref.

Va-t'en!

MADELEINE.

Jean, au nom du ciel!

JEAN.

Va-t'en!

MADELEINE.

Mais il n'est pas coupable... Ales-en pitié... il est si jeune.

JEAN.

Sors d'ici... je te dis!

MADELEINE.

Ah! tiens! si tu es cause qu'on le tue là-bas, vois-tu... Jean, tu es bien sévère... bien dur, quelquefois... mais c'est égal... je t'aimais, parce qu'au fond... je croyais... (Jean fait un geste d'impatience.) Mais faire périr un malheureux jeune homme... qui ne t'a jamais voulu ni fait de mal... et qui venait en France...

JEAN, avec violence.

Sortiras-tu? (Il s'avance vers elle.)

ARMAND, se jetant au devant de Madeleine.

De grâce, citoyenne... épargne-moi la douleur de te voir maltraiter...

MADELEINE.

Oui, je sors. (A son mari.) Jean!... je retourne auprès de notre enfant, et là, je prierai le bon Dieu d'avoir pitié de toi... et de t'empêcher de commettre une lâcheté! (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

JEAN, ARMAND.

ARMAND.

Et maintenant quand tu voudras...

JEAN.

Quoi donc?

ARMAND.

Ne viens-tu pas me chercher?

JEAN.

Effectivement... mais avant de nous mettre en route... j'ai encore quelques questions à t'adresser...

ARMAND.

Toi!... (Il le regarde avec mépris et se détourne.) Partons, te dis-je..

JEAN.

Pas encore!

ARMAND, avec colère.

Mais ne vois-tu pas que ta présence m'inspire autant de dégoût... que d'horreur...

JEAN.

Eh bien! ne me regarde pas... et réponds-moi...

ARMAND, avec impatience.

Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire.

JEAN.

Non pas... Tu parlais tantôt de quelque chose que tu venais chercher ici?

ARMAND.

C'est vrai!

JEAN.

Qu'est-ce que c'est?

ARMAND.

Que t'importe?...

JEAN.

Ça dépend... de la valeur... Si c'était par exem-

ple quelque riche bijou... ou bien quelque coffret précieux... comme celui-ci...

(Il montre la cassette qu'il tenait cachée.)

ARMAND, atterré.

Ah!...

JEAN.

Ça vaudrait bien la peine d'en parler, il me semble. .

ARMAND.

Misérable?...

JEAN.

Ne nous emportons pas .. ça n'avancerait à rien.

ARMAND.

Mais... enfin, que veux-tu de moi?...

JEAN, d'un ton grave.

Te faire mes excuses!(Armand le regarde.) Oui... pour t'avoir soupçonné à tort d'être un... quand tu n'étais qu'un jeune fou, ou plutôt, tiens, oui... un brave garçon!... un homme de cœur; parce que risquer sa vie, braver tant de dangers... pour un vieillard... pour le préserver de la misère et des affronts de l'étranger... C'est beau!... ça me touche... je ne le cache pas. Et quoique j'aie à me plaindre des gens à qui tu voulais rendre service... c'est égal .. ton action... je l'admire... On voit bien que tu es du peuple, toi! Aussi, et bien sûr maintenant que tu n'es ni un ennemi du pays... ni un traître... je viens te dire: Pars... sauve-toi...

ARMAND, stupéfait.

Comment?

JEAN.

Mais va-t'en le plus loin possible... Retourne en Angleterre, auprès de ceux qui t'envoient... et que je ne te rencontre plus... car si je t'aperçois de ce côté demain, aussi vrai que je te sauve aujourd'hui, je t'envoie une balle!... Allons, va-t'en! (Voyant qu'Armand ne bouge pas.) Eh bien! que fais-tu donc?

ARMAND.

J'attends que tu me remettes ce coffret...

JEAN.

Ah! ce coffret?

ARMAND.

Ne t'ai-je pas dit que je ne partirais pas... que je ne retournerais pas en Angleterre sans cela?..

JEAN.

Mais sais-tu bien qu'il y a là quatre cent mille francs?...

ARMAND.

Qui te l'a dit, aurais-tu ouvert?

JEAN, montrant le coffret.

Tu vois bien que non... mais pense que si l'on t'arrêtait avec ça, il n'en faudrait pas plus pour te rendre suspect...

ARMAND.

Donne, ou je reste!...

JEAN.

Mais...

ARMAND, avec mépris.

Ah! assez... je te devine... Tu m'offres la liberté, tu me presses de partir, dans la crainte que je ne parle, et que tu ne sois forcé de partager...

JEAN, froidement.

Tu crois ça?...Tu me crois capable de me venger lâchement sur un vieillard, sur une enfant, en volant ce qui leur appartient... Voilà l'opinion que vous avez de nous... là bas... (Lui montrant la cassette.) Eh! bien, prends donc, et pars... Seulement s'il t'arrive malheur... si tu compromets, si tu perds cette dernière ressource de tes amis... souviens-toi que tu m'as forcé de te la remettre... Prends!

ARMAND, stupéfait.

Tu consentirais?

JEAN.

Prends, te dis-je...

ARMAND.

Ainsi... tu ne me trompes pas, ce n'est pas un rêve... ma liberté et ce trésor... Ah! Alix... (A Jean.) Pardon! mais la joie... J'étais si loin de m'attendre... Un pareil trait...

JEAN.

AIR: Epoux imprudent.

Je le comprends, oui, sans doute, il t'étonne,
Surtout de la part d'un brigand...
Car c'est le nom que là-bas on nous donne;
Et tu peux leur dire à présent
Qu'ils mentent en nous outrageant.
Moi, méprisant ces titres qu'on renomme,
Dont ils étaient si vains encore hier,
Il n'en est qu'un dont je sois fier...
Et c'est le titre d'honnête homme,
C'est le beau titre d'honnête homme!

ARMAND.

Ah! comment reconnaître jamais?

JEAN.

Je te le dis... en répondant ça... à ceux qui nous calomnient...

ARMAND.

Jean Lenoir, ta main?...

JEAN.

Voilà! (Ils se serrent la main.)

ARMAND.

Ah! pourquoi ta digne femme ne te voit-elle pas en ce moment?

JEAN.

Du tout!... la politique... ça ne regarde pas les femmes... après ça pourtant, je sens là qu'à mon retour cette pauvre Madeleine... Ah! oui... je l'embrasserai avec plus de plaisir!... Allons, pars au plus vite, ou mieux encore, suis-moi, sans ça tu serais arrêté pour sûr; je saurai te guider de

façon à éviter mes vedettes... (Fausse sortie.) Ah! un moment, il faut d'abord éloigner celle-ci!

(Il va à la fenêtre.)

ÉLOI, en dehors.

Qui vive?...

JEAN.

C'est Eloi!... (On tire un coup de fusil, Jean referme la fenêtre.) Imbécile! l'alerte est donnée!... ils vont accourir tous... impossible de sortir d'ici... (Regardant la porte à droite.) Cette porte! mais la clé... (Se souvenant.) Ah! Madeleine me l'a rendue... (Il cherche dans sa poche.) Oui... viens, nous pourrons, par une autre issue... (Il ouvre la porte.) Passe...

ARMAND.

Mais si l'on te voit avec moi?...

JEAN.

C'est vrai... Alors... nous nous séparerons... j'aurai l'air de te poursuivre... et je les dérouterai. (On frappe à la porte de gauche avec les fusils.) Les voici, partons!

(Ils sortent par la droite en refermant la porte sur eux. Aussitôt celle de gauche cède aux efforts d'Eloi et de ses camarades qui entrent tumultueusement et regardent autour d'eux avec surprise.)

SCÈNE XV.

ÉLOI, PAYSANS, puis MADELEINE.

CHOEUR.

AIR : Finale du premier acte du Mariage au Tambour.

Alerte! amis, arrêtons-le vite!
Cherchons, cherchons, qu'il n'échappe pas.
Ciel! plus personne! Il a pris la fuite!
Hâtons-nous nous de suivre ses pas!

MADELEINE, entrant,

Pourquoi donc ce nouveau tapage?
Où courez-vous? réponds, Éloi?

ÉLOI, furieux.

Où citoyenne? Ah! que j'enrage!
Mais il m' le paiera, sur ma foi!

MADELEINE.

Qui?

UN PAYSAN.

Le suspect... Par la fenêtre...

ÉLOI.

Non, j'y veillais; il a dû fuir
(Cherchant.)
Par... Ah! par cette porte peut-être.
(Il montre l'autre porte.)

MADELEINE, à part avec joie.

Et Jean lui seul a pu l'ouvrir!

REPRISE DU CHOEUR.

Oui, c'est par là qu'il a pris la fuite;
Sans plus tarder courons sur ses pas,
Mettons-nous tous, vite, à sa poursuite
Et qu'à nos coups il n'échappe pas!

(Ils sortent précipitamment.)

MADELEINE, qui est restée les yeux fixés sur la porte à droite, tombant à genoux.

Mon Dieu! protége-les!

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE I.

JACOBSON, BRIGETT.

BRIGETT, à Jacobson, qui se promène avec agitation.

Et vous lui avez parlé comme ça?...

JACOBSON.

Comme ça!

BRIGETT.

Vous?

JACOBSON.

Moi!

BRIGETT.

A M. le comte de Boisménil?...

JACOBSON.

A lui-même!

BRIGETT.

Vous lui avez dit qu'il ne pouvait plus rester chez vous?... qu'il devait partir?...

JACOBSON.

A l'instant... Il me semble que je suis dans mon droit... Et mieux que ça... j'ai disposé de l'appartement pour une personne que m'a recommandée mon ami Peterscott, le banquier!...

BRIGETT.

Vous auriez... Ah! ce serait indigne!... un proscrit... une jeune fille si bonne, si intéressante!...

JACOBSON.

Pour elle... je ne dis pas... et au fond j'en suis fâché... Mais son père a une manière de recevoir mes réclamations et mes avis... Je venais précisément de m'entendre avec David Spokins, et j'accourais auprès du comte pour lui parler... d'un projet que je médite depuis quelques jours... Peut-être avais-je trouvé le moyen de recouvrer

cette somme laissée par lui en France... mais il croit toujours qu'on doute de son honneur... il s'emporte...

BRIGETT.

Voulez-vous pas qu'il écoute tous vos raisonnemens de marchand?...

JACOBSON.

Eh bien! alors qu'il parte et qu'il aille faire le fier autre part...

(Il s'assied et range les papiers épars sur la table.)

BRIGETT.

Fier!... Il ne l'est jamais avec ceux qui ne cherchent pas à l'humilier... Et puis le malheur ça aigrit... Si jamais vous vous trouviez dans sa position!...

JACOBSON.

Moi? prenez garde!... Si je vous écoutais... oui, ça pourrait m'arriver, je n'aurais qu'à donner mon bien à dévorer au premier venu, comme vous à ce peintre!... Car, tenez, quand j'y pense... voilà justement ce qui m'exaspère contre tous ces Français, qui viennent nous exploiter ici... abuser de notre confiance... de notre générosité!... (Brigett lève les épaules.) Sans doute... et je crains d'être dupe de celui-ci, comme vous l'avez été de l'autre... l'artiste... dont vous vantiez tant le caractère et le mérite...

BRIGETT.

Il a assez prouvé qu'il en avait... quand il n'y aurait que votre portrait...

JACOBSON.

Oui... quelque chose de joli!...

BRIGETT.

C'est vrai que ça n'est pas beau... mais ce n'est pas la faute de M. Armand... et pour le talent...

JACOBSON.

Il a eu celui de vous attraper vos trente guinées qu'il a emportées... Si l'on savait où, encore... on pourrait le faire poursuivre...

BRIGETT.

Je le sais moi... ça me suffit!

JACOBSON.

C'est-à-dire que vous vous opiniâtrez à le croire parti pour Londres... mais je suis certain du contraire... Ce matin encore j'ai interrogé deux capitaines!...

BRIGETT.

Qu'est-ce que ça me fait?...

JACOBSON.

Voilà un entêtement! Mais puisqu'on vous dit qu'il n'a jamais pensé à s'embarquer pour Londres... que c'était un conte qu'il vous faisait...

BRIGETT.

Du tout!..

JACOBSON, avec impatience.

Hein? si ça ne vous... Elle est peut-être la seule véritablement intéressée à connaître la vérité... Elle voit tout le monde s'alarmer ici plus ou moins...

BRIGETT.

Qui donc?

JACOBSON.

Qui? Eh bien! moi, d'abord... et mademoiselle Alix...

BRIGETT.

Mademoiselle Alix!...

JACOBSON.

N'était-elle pas là hier, lorsque je me plaignais de la conduite de cet aventurier... et que je vous rapportais ma conversation avec le pêcheur, qui, le soir du coup de vent, a refusé les douze guinées que votre M. Armand lui offrait pour le passer en France!

BRIGETT.

Ce pêcheur aura mal entendu... Et quant à mademoiselle Alix, elle n'a pas ouvert la bouche!

JACOBSON.

Non... mais j'ai bien remarqué son émotion, sa surprise, en apprenant la démarche de ce Courvil... Je crois même qu'elle a pâli un instant... Et puis, pendant que je parlais, elle jetait des regards troublés sur la chambre de son père... comme si elle avait craint qu'il m'entendît... Enfin, tout le reste du jour elle était pensive, agitée... et comme tourmentée par une inquiétude secrète?...

BRIGETT.

Quelle inquiétude voulez-vous?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX, entrant très agitée.

Ah! monsieur Jacobson!

JACOBSON.

Mademoiselle!

ALIX.

Que s'est-il donc passé?... Ce que vient de m'apprendre mon père est-il possible? Oh! non! je l'aurai mal compris, n'est-ce pas?... Lui enjoindre de quitter votre maison!

BRIGETT.

Calmez-vous, mademoiselle!

ALIX.

Nous éloigner de notre seul asile... aujourd'hui... à l'instant même!

JACOBSON.

Oh! à l'instant... C'est-à-dire... pourvu que M. le comte...

ALIX.

Si vous l'exigez, monsieur... il faudra bien nous y soumettre... Et déjà mon père se prépare...

JACOBSON.

Ah! (A part.) Il paraît qu'il se décide, enfin...

ALIX.

Mais ne pouviez-vous du moins employer quelques ménagemens?...

JACOBSON.

Je ne crois pas avoir rien dit à M. votre père...

ALIX.

Je conçois bien votre impatience... monsieur. Il y a si long-temps, en effet, que nous sommes ici et que vous attendez le prix de vos sacrifices...

JACOBSON, s'apaisant.

Ah! n'est-ce pas? vous comprenez cela, vous, mademoiselle!

ALIX.

Oui; mais mon père souffre; il est si malheureux!... Et lui enlever tout à coup, avec tant de rigueur, l'abri que vous lui aviez donné... l'en chasser...

JACOBSON.

Ah! mademoiselle! je n'ai pas dit...

BRIGETT, bas.

Non.. mais vous le faites...

JACOBSON.

Silence! (A Alix) Croyez que si l'état de ma fortune me permettait...

ALIX.

Ne pourriez-vous différer encore...

BRIGETT.

Quant à ça, monsieur, il faut toujours bien leur donner le temps de trouver un autre logement!

ALIX.

AIR de la Petite Mendiante.

Vous ne serez point inflexible;
De grâce, ne refusez pas
A nos vœux d'être sensible;
Vous n'aurez point affaire à des ingrats.
Le ciel que j'implore à toute heure,
Doit payer vos soins généreux;
Car il bénit toujours une demeure
Qui sert d'asile aux malheureux!

D'ailleurs... peut-être aurai-je un moyen de reconnaître moi-même cette nouvelle marque d'intérêt...

JACOBSON.

Hein! plaît-il?...

BRIGETT.

Comment cela?...

ALIX.

L'autre jour, vous parliez de l'embarras... de la contrariété que vous causait la maladie d'un de vos commis!

JACOBSON.

M. Schmitt!... C'est vrai.

ALIX.

Eh bien! monsieur, j'avais pensé... si je pouvais moi-même, vous être utile pour vos écritures...

JACOBSON.

Vous?...

BRIGETT.

Vous voudriez?... Ah! mademoiselle de Boismeuil.. travailler, copier!...

ALIX.

En exil, les heures paraissent si longues... ma bonne Brigett, cela me distraira; d'ailleurs, si j'avais pu hésiter un seul instant, l'exemple de tant de mes compatriotes, d'une naissance plus illustre que la mienne et qui cherchent dans leur travail une existence honorable, n'aurait-il pas suffi...

BRIGETT, à Jacobson.

Hein!... voilà un secrétaire, j'espère?... Une comtesse!... Quel honneur pour le corps des marchands de charbon de terre de Guernesey! Et plaignez-vous encore de leur fierté...

JACOBSON.

Je n'ai jamais dit que mademoiselle... Au contraire... elle a toujours eu pour moi les égards...

ALIX.

Que vous méritez à bien des titres, monsieur Jacobson...

JACOBSON, saluant.

Ah! mademoiselle! Si M. votre père vous ressemblait... Mais il le prend quelquefois sur un ton! M. le comte a toujours l'air de me parler du haut de son donjon... et nous autres Anglais, hommes libres!...

ALIX.

Il ne faut pas lui en vouloir, monsieur Jacobson... si vous saviez quel cœur généreux et bon... (Bruit à la porte du comte.) Mais le voici, je crois... Oh! du calme, je vous prie... oubliez ce qui s'est passé, vous me le promettez, monsieur Jacobson?...

JACOBSON.

Mademoiselle... (A part.) Le voici... toujours avec son air d'archiduc!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Alix! que fais-tu? Viens donc m'aider...

ALIX.

C'est inutile! mon père, nous ne partons plus!

LE COMTE.

Comment! moi rester...

ALIX, vivement.

C'est M. Jacobson, lui-même, qui vous en prie...

JACOBSON.

Hein?...

BRIGETT, bas à Jacobson.

Allez-vous recommencer?

ALIX, au comte.

Oui, mon père, vous aviez mal compris; M. Jacobson, vient de m'expliquer çà... (Jacobson veut parler, elle l'arrête d'un geste.) et il est prêt à vous

répéter qu'il n'a jamais eu l'intention que vous lui supposiez... (A Jacobson.) N'est-ce pas? (Bas.) Oh! je vous en supplie...

BRIGETT, bas à Jacobson.

Puisque c'est convenu!...

LE COMTE.

Serait-il vrai, monsieur? je désire m'être trompé!

JACOBSON, qu'Alix regarde d'un air suppliant.

Monsieur... je viens en effet de dire à mademoiselle... que... (Alix le regarde, à part, avec humeur.) Vous verrez qu'elle va me forcer à faire des excuses...

ALIX, au comte.

Vous l'avez entendu?

LE COMTE, à Jacobson.

Il suffit, monsieur...

JACOBSON, à part.

C'est ça! il va me pardonner...

ALIX.

Ainsi, vous le voyez, mon père... M. Jacobson est loin d'exiger notre départ!...

JACOBSON.

Non, monsieur... je demande seulement que vous veuillez m'écouter... tranquillement! (Mouvement du comte.) Car, vous le savez, c'est ainsi que notre querelle de tantôt...

(Autre mouvement du comte.)

ALIX, interrompant Jacobson, en souriant.

Ah! monsieur Jacobson!... une querelle avec mon père... (Au comte.) M. Jacobson veut dire votre discussion...

JACOBSON.

Oui... notre petite discussion...

LE COMTE.

Vous désiriez me parler, monsieur Jacobson? j'attends...

JACOBSON.

Oui, monsieur!... (A part.) J'attends!... (Au comte.) Voici ce que c'est. Ne m'avez-vous pas promis dernièrement que si je parvenais à trouver un homme sûr et assez intrépide pour tenter de pénétrer en France, vous consentiriez à lui indiquer l'endroit connu de vous seul, monsieur le comte, où vous aviez caché cette somme?

LE COMTE.

Il est vrai.

JACOBSON.

Eh bien!... cet homme, je l'ai trouvé!... c'est David Spokins, un brave garçon... Quand je dis garçon... il est marié; il a même huit enfans de sa seconde femme... Tout Guernesey vous dira que David n'est pas moins intelligent que dévoué, courageux et probe, je lui confierais toute ma fortune... si j'en avais...

LE COMTE.

Mais exposer ce malheureux... un père de famille! Vous savez bien qu'en ce moment peut-être, c'est l'envoyer à la mort!

JACOBSON.

Peut-être? Voilà! Il est possible que David, en effet, sorte à peu près sain et sauf de l'entreprise... quelque périlleuse qu'elle soit... et alors voyez donc, monsieur le comte, quel beau résultat pour tous... D'abord... vous vous acquittez envers moi; quel beau jour pour vous!... vous récompensez David... et il vous reste après pour vous, pour mademoiselle votre fille... Car c'est bien quatre cent mille livres que vous avez laissées...

LE COMTE.

Oui, monsieur!

JACOBSON.

Et vous êtes parfaitement sûr que personne n'a pu en soustraire... (Mouvement du comte.) Ah! c'est que si, par malheur, le hasard avait appris à quelqu'un...

LE COMTE.

C'est impossible!.. (Voyant l'agitation d'Alix.) Qu'as-tu donc, mon enfant!

ALIX, s'efforçant de se remettre.

Moi, rien, mon père!...

JACOBSON.

Pardon, si j'insiste encore sur ce point... mais il s'agit de l'existence d'un homme et de toute sa famille... et de vingt-cinq à trente guinées que je vais encore hasarder... Vous m'affirmez donc, monsieur le comte, que nul autre que vous ne connaît le lieu...

LE COMTE.

Sans doute!

ALIX, à part.

Grands dieux!

JACOBSON.

Vous me le jurez sur votre honneur de gentilhomme!

(Le comte lève la main comme pour attester.)

ALIX, vivement, allant à lui.

Ah! ne jurez pas, mon père...

LE COMTE.

Comment?

ALIX.

Non... ne faites pas un pareil serment!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

ALIX, à part.

Mon Dieu! s'ils allaient croire que M. Armand...

LE COMTE.

Eh bien! réponds donc, Alix; pourquoi?

ALIX.

AIR : Soldats Français.

Non, non .. vous ne le pouvez plus...

LE COMTE.

Explique-toi... tu gardes le silence...

ALIX.

Que vous dirai-je? En mes esprits confus...

LE COMTE.

Quand moi seul, j'en eus connaissance...
Un tel secret... je l'aurais dévoilé...
Ah ! dans quel trouble, elle me plonge...
Non, je ne l'ai pas révélé...
A personne, je n'ai parlé...

ALIX, s'approchant.

On parle quelquefois en songe !

LE COMTE.

Il serait possible ! Ah ! dans ces courts instans d'un sommeil plein de trouble et d'agitation... j'aurais laissé échapper... Oui, n'est-ce pas ?... Et tu auras entendu... Mais toi, Alix... toi seule ?

ALIX, très troublée.

Non, mon père !

LE COMTE.

Comment ?

ALIX.

Un autre !..

LE COMTE.

Un autre !

ALIX.

Dernièrement, dans ce lieu même...

LE COMTE.

Quoi ?

BRIGETT.

Qui donc ? Peut-être le jour où je vous ai laissée ici avec M. Armand ?

LE COMTE et JACOBSON.

Armand !

BRIGETT.

Oui... quand il faisait le portrait de monsieur le comte... que lui avait demandé mademoiselle !

LE COMTE, à Alix.

Alix ?...

ALIX, tremblante.

Oui, mon père !...

JACOBSON.

Ainsi... c'est devant lui... c'est devant M. Armand... Il connaît le secret !

(Un messager entre.)

ALIX.

Oui, monsieur !

JACOBSON.

Alors c'en est fait ! tout est perdu ! et quant à moi... je ne donnerais plus... (Faisant claquer son ongle sur ses dents.) ça ! de vos quatre cent mille livres...

BRIGETT, l'interrompant en lui montrant un homme qui paraît au fond.

On vous demande !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, un MESSAGER.

JACOBSON.

Eh bien ! quoi ?... (Allant au messager.) Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

(Le messager et lui se parlent bas.)

LE COMTE, à part.

Il y a dans tout ceci une coïncidence !....

JACOBSON, au messager.

Il suffit ! (Revenant au comte.) C'est une personne qui arrive à l'instant même à Guernesey et qui désire vous parler en secret !

LE COMTE.

A moi ! qui donc ?... Et en ce moment !

JACOBSON

C'est ce que j'ai dit... Mais après ça, pourtant !... (Baissant la voix.) S'il s'agissait de quelqu'un des amis que vous avez obligés de votre bourse, et qui, se trouvant en fonds, viendrait... (Mouvement du comte.) Eh ! qui sait ! ce serait fort heureux... Ah ! que ce serait heureux pour moi... (Se reprenant.) pour vous !

LE COMTE.

Mais cette personne... où est-elle ?

JACOBSON.

Son messager attend votre réponse ..

LE COMTE.

Si vous me permettez de recevoir ici...

JACOBSON.

Certes ! (Allant au fond. Oh ! oui ! ce serait heureux ! (Au messager qui sort.) Dites qu'on peut venir... (Sortie du messager. — Au comte.) Nous vous laissons... Mais si, par malheur, ce n'était pas... ma foi... alors ..

BRIGETT, l'entraînant.

Eh ! venez donc !

(Ils sortent. — Alix va chez le comte.)

SCÈNE V.

LE COMTE, puis ARMAND.

(Il est en costume du 2e acte, un manteau roulé sur son bras.)

LE COMTE.

C'est en vain que je cherche à deviner...

ARMAND, au fond.

Le voici !... Il est seul ! c'est bien ! (Déposant son manteau sur une chaise près de la table.) Il me sera plus facile de le préparer ..

LE COMTE, se retournant au bruit.

Ah ! (Armand le salue. Le comte ne le reconnaît

pas d'abord.) Serait-ce vous, monsieur, qui m'auriez demandé?...

ARMAND, s'approchant.

Oui, monsieur le comte!

LE COMTE, l'examinant.

Que vois-je? Non, je ne me trompe pas... Monsieur Courvil ici... lorsqu'on assurait...

ARMAND.

Que j'avais quitté Guernesey!

LE COMTE.

En effet!... et je ne vous cache pas que votre présence en ce moment me cause un bien vif plaisir... car elle va détruire des soupçons...

LE COMTE.

Au moment où vous m'avez fait demander cette entrevue... nous venions d'apprendre qu'un secret... que je cachais avec soin... et qu'il y a quelques instans encore je croyais ignoré de tous...

ARMAND.

Était connu de moi... C'est la vérité... et c'est de cela que je voulais vous parler, monsieur le comte.

LE COMTE.

De cela?

ARMAND.

Je sais qu'il existe un moyen de mettre un terme à votre malheur, d'adoucir vos chagrins, et surtout de faire cesser vos cruelles alarmes, sur l'avenir qui menaçait votre fille... Pour cela... il faudrait vaincre bien des obstacles... affronter de grands dangers...

LE COMTE.

Il n'est que trop vrai... et pour oser les braver... Ne l'essayez pas, au nom du ciel!...si jeune, si faible encore... vous exposer à tant de fatigues... tant de dangers... à la mort peut-être pour nous sauver, nous... que vous connaissez à peine... C'est là un projet impraticable... Croyez que je n'en suis pas moins rempli de reconnaissance pour une idée si noble, si désintéressée...

ARMAND.

Non, monsieur!... (Le comte le regarde.) Non, je ne puis... je ne dois pas accepter des éloges que je suis loin de justifier...

LE COMTE, étonné.

Comment?

ARMAND.

Non, monsieur le comte... car je ne vous ai pas tout dit... Vous ignorez encore quel sentiment m'inspira cette résolution... Quelle pensée secrète m'eût animé, donné la force et le courage d'affronter tant d'obstacles!...

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?... Ce trouble... Expliquez-vous!...

ARMAND.

Cette force, cette énergie, je les ai puisées dans mon amour pour une femme adorée... dans mon espoir de m'élever à ses yeux et de me rendre digne d'elle! Témoin des larmes que lui arrachaient votre malheur et le sien, j'ai fait serment de périr ou de vous sauver, vous et mademoiselle Alix!

LE COMTE.

Alix!

ARMAND.

Oh! mais, monsieur... jamais un mot, je vous le jure... jamais un mot ne révèla à mademoiselle de Boisménil, des sentimens que tout me faisait une loi de lui taire... à moins qu'autorisé par vous!... (Le comte garde le silence.) Ce langage vous étonne, vous blesse peut-être, monsieur le comte... S'il en est ainsi, oubliez l'aveu que je viens de vous faire... oubliez-le... comme je m'efforcerai d'oublier moi-même...

AIR de Téniers.

A votre arrêt, je suis prêt à souscrire...
Je la suivrai, malgré mon désespoir...
Si vous croyez devoir me le prescrire...
Sans lui parler, sans même la revoir...
Et si je perds la trop douce espérance
Qui, malgré moi, berçait, hélas! mon cœur,
J'emporte au moins, en partant, l'assurance
Que j'ai pu vous rendre au bonheur!

LE COMTE.

Que dites-vous?

ARMAND, avec précaution.

Que dès demain, peut-être... les restes de votre fortune vous seront remis...

LE COMTE.

Demain!

ARMAND.

Vous serez enfin délivré des obsessions de votre hôte... de ses insultes. (Mouvement du comte.) Alors plus de craintes pour l'avenir de votre fille... Elle est heureuse... riche encore...

LE COMTE.

Oh! ce serait là une joie bien vive!

ARMAND, l'observant.

Une joie!... au-dessus de vos forces, peut-être!

LE COMTE, se maîtrisant.

Non, monsieur, non... je suis un vieux soldat, aguerri contre la bonne et la mauvaise fortune!

ARMAND.

Je pourrais donc vous dire sans danger .. monsieur le comte! Ce miracle dont vous parliez... le ciel l'a fait pour moi... Sauvé de la tempête... guidé, soutenu par lui dans cette entreprise si périlleuse... j'ai pu débarquer en France... arriver à Boisménil!...

LE COMTE.

A Boisménil!...

ARMAND.

Pénétrer dans le château... et y retrouver le dépôt qui vous appartient!

LE COMTE.

Vous avez fait cela ?

ARMAND.

Ce trésor ! je vous l'apporte ! il est là !

LE COMTE.

Ah ! taisez-vous... c'est impossi... (Se contenant.) Non... non... parlez... continuez... Ce trésor ?...

ARMAND, qui a pris le coffret sous son manteau.

Le voici ! (Il le dépose sur la table.)

LE COMTE, transporté de joie.

Ah ! oui... oui... ce coffret, je le reconnais... C'est bien lui !... Intact... entier... Ah ! Alix ! mon enfant. (Appelant.) Alix ! Alix ! (Il va ouvrir la porte.) Alix ! viens, accours, mon enfant !

(Il revient serrer la main d'Armand.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALIX, BRIGETT, puis JACOBSON.

ALIX

Mon père ! (Voyant Armand.) O ciel !

BRIGETT.

Ah Dieu !

JACOBSON, entrant une lettre à la main.

Voici... justement une lettre de Peterscott... sans doute à propos de l'appartement que je lui ai promis... (Reconnaissant Armand.) Hein ? Que vois-je ?...

(Il met vivement la lettre dans sa poche sans la décacheter.)

ALIX.

Monsieur Armand !

LE COMTE.

Oui, M. Armand, notre sauveur... M. Armand qui vient nous arracher à la misère .. au désespoir... (Regardant Jacobson.) au déshonneur, peut-être...

JACOBSON.

Comment ?

LE COMTE.

N'est-ce pas un déshonneur pour un gentilhomme, pour un honnête homme de se voir soupçonné ?...

JACOBSON.

Je n'ai pas dit !...

LE COMTE.

Mais rassurez-vous, monsieur, vous serez payé... Voyez !... (Il montre le coffret.) Il y a là quatre cent mille francs.

JACOBSON.

Oh ! monsieur, ça ne presse pas... Je ne suis... je n'ai jamais été positivement inquiet...

LE COMTE.

Oui, les quatre cent mille francs que j'avais laissés à Boisménil, et que monsieur Armand est allé y chercher...

JACOBSON, à Armand.

Vous ?... Comment !... C'était pour ça !...

BRIGETT.

Hein !... avais-je raison ?

JACOBSON.

Mais... la clé ?...

LE COMTE, prenant la clé dans son gilet.

Elle ne me quitte jamais ! (Il cherche à ouvrir.) Mais ma... main... tremble tant... Et puis... je ne sais... mais cette serrure, qui s'ouvrait facilement autrefois...

JACOBSON.

Si monsieur le comte veut me permettre... (Voyant la cassette s'ouvrir.) Ah ! enfin ! elle s'ouvre... et voilà probablement les traites... c'est-à-dire non !

ARMAND.

Comment ! non ?

LE COMTE, qui examine les papiers précipitamment.

En effet ! Et ces papiers... ce n'est pas moi qui les ai placés là !...

ARMAND.

Ah ! voyez, monsieur le comte... rappelez-vous... examinez bien...

LE COMTE, lisant.

« Comptes des fermages de la terre de Mesnil-» val !... » — Que veut dire ? — « Comptes rejetés » en avril 1790 ! »

JACOBSON.

Mais ceci, dans ce cahier...

LE COMTE, regardant des papiers détachés.

Des quittances !... des notes... le bail de la ferme !..

JACOBSON.

Et rien autre !

LE COMTE.

Rien !

TOUS.

O ciel !

ARMAND.

Oh ! mais ! c'est une infâme trahison !

JACOBSON.

En effet, monsieur, comment se fait-il ?

ARMAND.

Oseriez-vous me soupçonner ?...

JACOBSON.

Non... mais... enfin... si la somme y était !

LE COMTE, avec force à Jacobson.

Elle y était, vous dis-je ! Je l'y avais enfermée moi-même !

JACOBSON.

Eh ! bien ! alors ?

LE COMTE, à Armand.

Le coffret serait-il donc sorti de vos mains ?

ARMAND.

Oui, monsieur... arrêté un moment par Jean Lenoir !...

LE COMTE.

Jean Lenoir !

ARMAND.

Mais il me l'avait rendu avec ma liberté... oui, cet homme, touché... ému au récit de votre infortune... je le croyais du moins... Oh ! le misérable, comme il m'a trompé... et pourtant il y avait dans ses paroles un accent de franchise et de vérité !...

JACOBSON.

Enfin... il vous a joué... vous vous êtes laissé duper. (Au comte.) Et vous, monsieur, vous êtes ruiné... parfaitement bien ruiné cette fois... et vous ne pouvez plus sans doute !...

LE COMTE, accablé.

Non, monsieur !

(Il tombe sur un fauteuil.)

JACOBSON, brutalement.

Eh bien ! alors ?

ALIX.

Ah ! monsieur ! par pitié !...

(Elle lui montre son père.)

JACOBSON.

Non, mademoiselle, il faut en finir. . Cette fois mon parti est bien pris ! j'ai disposé de l'appartement... Un ami du banquier Peterscott... qui vient de m'écrire, j'en suis sûr, pour savoir si le local est libre... et quand on a promis... Ainsi il faut qu'à l'instant...

LE COMTE.

Ce dernier coup !... je ne le supporterai pas !...

ALIX.

Mon père !...

ARMAND, tombant à genoux.

Monsieur le comte !...

LE COMTE.

Que demandez-vous encore ?... je ne vous fais pas de reproches, monsieur... (Mouvement d'Armand.) Que voulez-vous ?...

ARMAND.

Consacrer mes jours à réparer, autant que Dieu me le permettra, le mal que vous a fait ma coupable imprudence... Oh !... ne me refusez pas, monsieur le comte !...

JACOBSON, qui lit.

Par exemple !... voilà qui est singulier !...

BRIGETT.

Comment ?...

JACOBSON.

Peterscott, le banquier... me charge de vous inviter à passer chez lui sur-le-champ... Il m'envoie même, ci-inclus... une lettre pour vous.

LE COMTE.

Pour moi ?...

JACOBSON, lisant l'adresse.

Voyez : à M. Peterscott... pour remettre...

LE COMTE.

En effet ! et qui donc ?...

JACOBSON, à Brigett.

Allons ! n'importe ! que l'appartement soit mis en état !

LE COMTE, qui, après avoir pendant ce temps-là jeté les yeux sur l'adresse, a tressailli et pris vivement les papiers de la cassette pour comparer l'écriture.

Oui... oui... plus de doute... cette écriture ! (A Armand.) Tenez !

ARMAND, regardant.

De Jean Lenoir !

JACOBSON.

Ah ! bah !

ALIX.

Ouvrez vite, mon père, peut-être apprendrons-nous ?...

ARMAND, à Jacobson.

Mais comment cette lettre ?

JACOBSON.

Il paraît qu'elle a été remise à M. Peterscott par le patron d'une barque de pêche, partie cette nuit de Granville...

LE COMTE, qui lisait l'adresse d'une seconde enveloppe.

Ah !

ALIX.

Qu'est-ce donc, mon père, qu'avez-vous ?...

LE COMTE, tressaillant.

L'indigne !... comme si ce n'était pas assez de m'avoir dépouillé ! Voyez avec quelle ironie cruelle il se venge !... (Lisant.) « A très haut, très » noble et très puissant comte de Boisménil, seigneur de Mesnilval et autres lieux ! » (Froissant la lettre.) Me railler ainsi... au moment où le misérable me vole ma dernière ressource ! (A Alix.) Ah !... lis donc toi-même... car la vue seule des lignes tracées par la main de cet insol...

ALIX, qui a décacheté vivement, lisant.

« Cito... (Elle s'arrête, le comte lui fait signe de » continuer.) Citoyen ! il y a deux ans... tu com- » mandais à Boisménil, et l'on t'a chassé, comme » tu m'avais fait chasser de ma chaumière, moi, » un honnête homme, par un fripon d'intendant » qui te volait et me calomniait... (Mouvement du » comte.) Tu en verras la preuve par les comptes » de fermages que je t'envoie... et que tu as obsti- » nément refusé de lire... Tu en trouveras sans » doute le temps là-bas !... Aujourd'hui celui qui » commande à Boisménil, c'est moi ! et pour » comble de bonheur... tout ce qui te restait de ta » fortune, vient de tomber entre mes mains... je » suis maître de ton sort comme de ton château, » monseigneur !... »

LE COMTE, arrachant la lettre des mains d'Alix et la jetant sur la table.

Ah ! assez ! assez d'outrages... Vous devez être convaincus maintenant. .

ARMAND.

Oui, monsieur... mais ces outrages ne resteront pas impunis... il les paiera cher... Et dussé-je y périr... je vengerai votre injure et la mienne !...

ALIX.

Grands dieux ! monsieur Armand !...

JACOBSON, qui a pris la lettre sur la table.

Mais non... attendez... ce n'est pas tout... voyez donc la fin! (Le comte fait un signe. Il lit.) « Mais malgré ce qu'on peut penser et dire de » lui... et lorsqu'il pourrait si facilement se ven- » ger de tant de mépris et d'injustice, Jean Le- » noir ne cessera pas de faire son devoir d'honnête » homme... donc, tout émigré et mon ennemi » que tu es, citoyen, ton argent t'appartient... et » vu qu'il eût été imprudent de confier des valeurs » aussi considérables à ton émissaire... qui comme » suspect pouvait être poursuivi, arrêté à chaque » pas... tu n'auras qu'à te présenter au reçu de » cette lettre... (Il s'attendrit comiquement.) chez le » banquier Peterscott, qui te remettra les traites » montant... (Avec transport.) à quatre cent mille » livres! »

LE COMTE, lisant la fin de la lettre.

« Les traites... depuis la première jusqu'à la » dernière!... Saint et frater... »

ALIX, se jetant dans les bras du comte.

O mon père!

BRIGETT, avec enthousiasme.

Ah! c'est bien ça!... Je ne le connais pas ce Jean Lenoir... mais beau ou laid... jeune ou vieux... s'il était là! je lui sauterais au cou!...

JACOBSON.

Prri la voilà partie! Allez-y donc?

BRIGETT, tendant la main.

Payez mon passage!

JACOBSON.

Folle! Allons, jeune homme, M. le comte est généreux... profitez du premier moment de joie, pour obtenir... Fixez vous-même la somme!...

ARMAND, LE COMTE et ALIX, se récriant.

Ah! monsieur!

JACOBSON.

Eh bien! quoi? qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que j'ai donc dit?...

BRIGETT.

Une bêtise! rien que ça!...

JACOBSON.

Pourquoi donc? Il est tout simple qu'après un service aussi éclatant, M. le comte veuille s'acquitter...

LE COMTE.

Oui, monsieur... mais il est de ces services... de ces dévoûmens que tout l'or qui m'est rendu... que tout le vôtre!

JACOBSON, effrayé.

Le mien, monsieur... mais je...

LE COMTE, souriant.

Vous n'en avez pas... c'est juste... (Commence ici la musique du finale.) Au reste, je sais le prix auquel prétend M. Courvil, et malheureusement il ne dépend pas tout à fait de moi... (A sa fille.) Alix! qu'en penses-tu?

ALIX.

Mon père... nous devons tant de reconnaissance à M. Armand. . et c'est si mal d'être ingrat!

LE COMTE.

Ainsi, tu voudrais bien, s'il le fallait, te charger d'acquitter ma dette?

ALIX.

Si vous l'ordonniez, mon père?

JACOBSON, à Brigett.

Hein? comme les Françaises sont obéissantes!

LE COMTE.

Et quant à Jean Lenoir, que j'avais méconnu, nous trouverons j'espère un jour l'occasion de rendre justice à tout le monde.

JACOBSON, donnant au comte son chapeau.

Vite! chez Peterscott! Vite à la caisse!

76749

FIN DE JEAN LENOIR.

N.° d' Inventa 1589

Nota. S'adresser pour la musique, à M. HEISSER, bibliothécaire et copiste au théâtre.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et C°, rue Coq-Héron, 3.